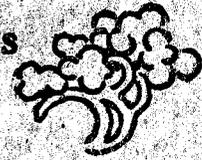


PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES
DE LA FRANCE

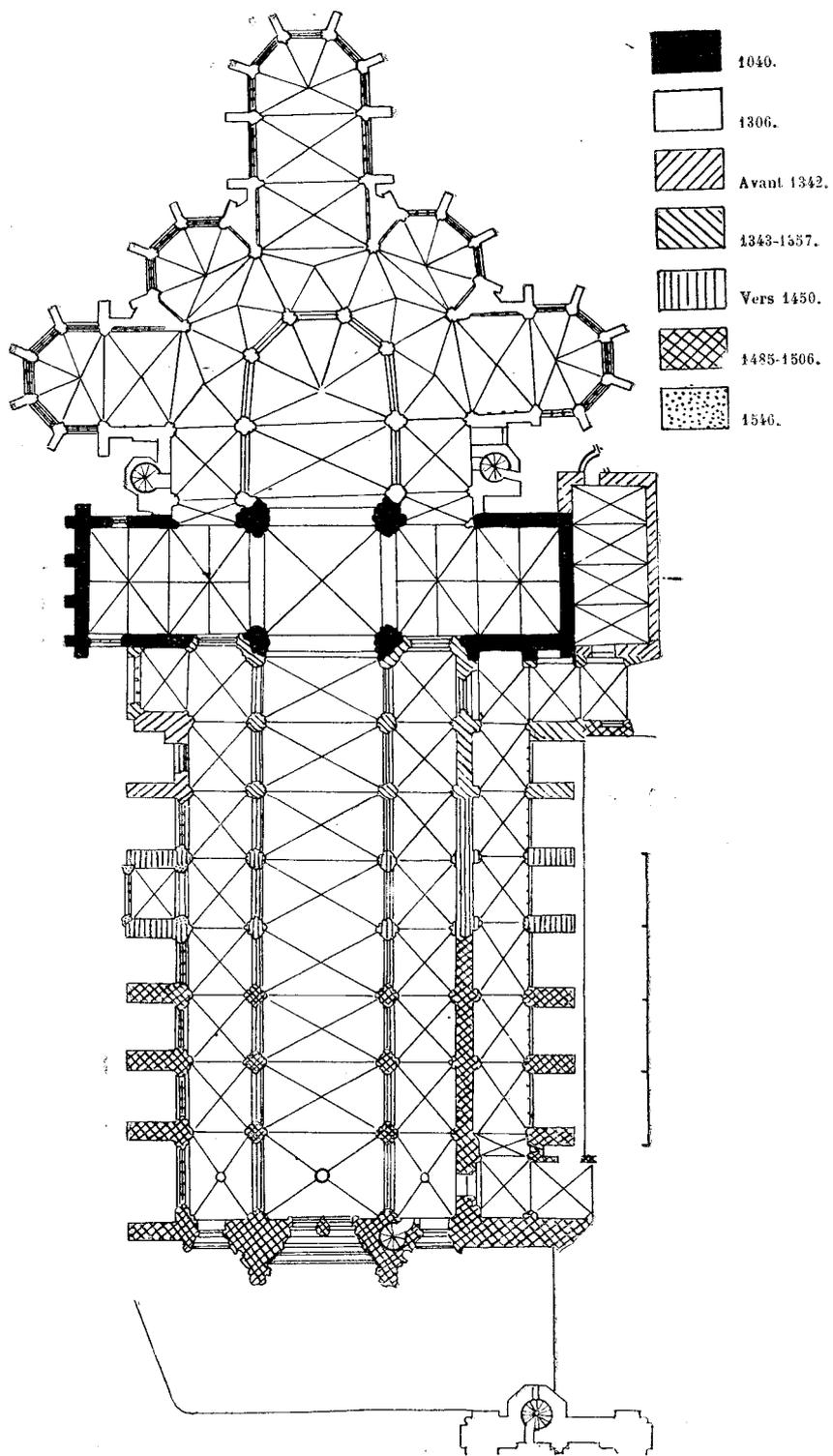


GABRIEL PLAT

L'Église
de la
TRINITÉ
DE VENDOME



IMPRIMERIE
CH. HÉBASSET
:: ÉVREUX ::



6. PLAT, dir.

d'après le relevé de M. CORPET.

PLAN DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ DE VENDÔME

Petites Monographies des Grands Édifices

* * * de la France * * *

Collection fondée par E. LEFÈVRE-PONTALIS
Publiée sous la direction de M. Marcel AUBERT

L'ÉGLISE
de la
Trinité de Vendôme

PAR

L'Abbé Gabriel PLAT

Ouvrage illustré de 44 gravures et 1 plan en couleurs.



PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, rue de Tournon, 6

1934

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Le Vendômois est un tout petit pays, mais le plus français de France. Il tient tout entier au creux d'une vallée, et, de Vendôme à Couture, commence au berceau de nos rois pour finir à celui de nos muses. La terre de la patrie, partout si humaine et si douce, s'y fait plus douce et plus humaine encore. Le roc même y est tendre comme l'argile et, tour à tour, subit avec une égale docilité la conquête de l'homme et la reprise de la nature. On ne peut guère comparer le Vendômois qu'à la Touraine, et, à vrai dire, il lui ressemble tellement et il en est si proche que c'est un peu comparer la Touraine à elle-même.

Mais les paysages, dans cette province plus vaste, pour offrir tous une grâce égale, n'en ont pas moins des accents qui varient suivant l'orientation et le relief du sol. Au contraire, dans l'étroite vallée qui forme à elle seule presque tout le Vendômois, les principaux sites, accrochés à la lèvre du plateau de Beauce, se présentent à contre jour, dessinant sur le ciel une ligne d'autant plus nette qu'elle s'oppose à plus de lumière. Au-dessous de cette ligne, tous les objets se fondent dans le clair-obscur. Ainsi les monuments, liés aux reliefs du sol, font mieux corps avec les collines d'où ils

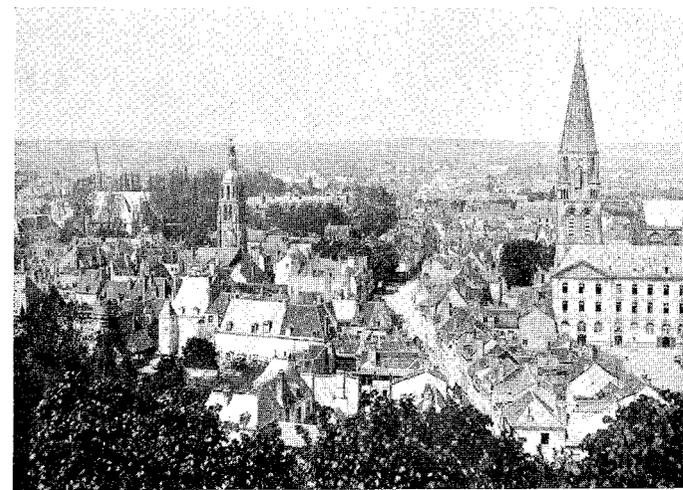
furent tirés. Le même jour frisant caresse les cimes des arbres et des toits; la même brume adoucit tous les contours, allège toutes les ombres, si bien que le détail le plus discordant prend encore quelque grâce et qu'une cheminée d'usine peut, sans qu'on se récrie, mêler sa spirale de fumée aux molles vapeurs qui montent du Loir.

Une église, la Trinité de Vendôme, une forteresse, Lavardin, résumant et portent en elles toute la beauté du pays.



Cl. de l'auteur.

DÉTAIL DES STALLES.



Cl. Boulanger.

VUE GÉNÉRALE DE VENDÔME.

L'HISTOIRE

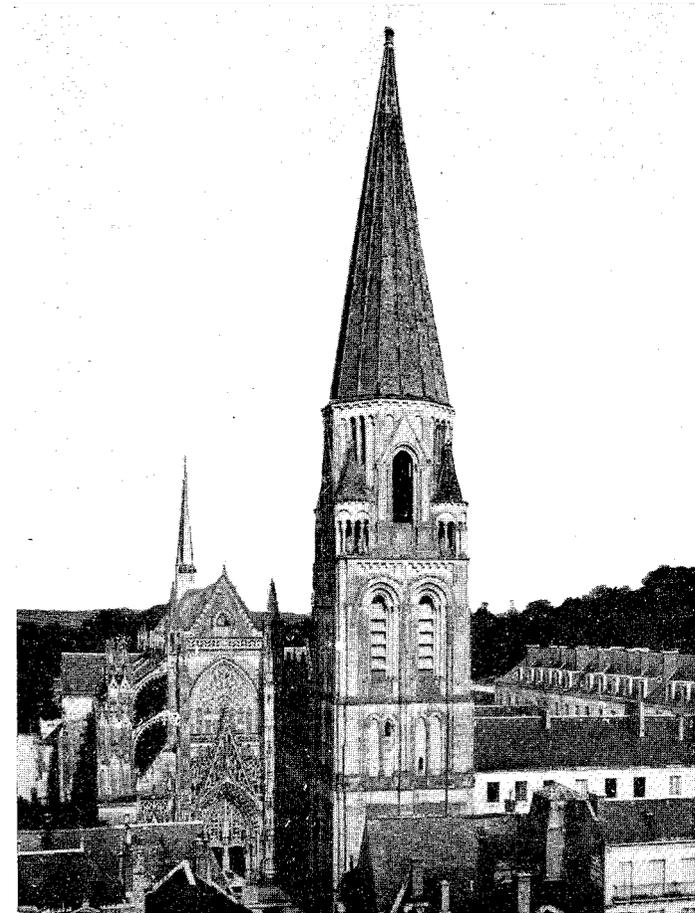
Le voyageur soucieux de bien ménager ses impressions aborde Vendôme par le nord. Du coteau qu'une pente douce abaisse vers les faubourgs, il aperçoit d'abord des tours à demi ruinées qui se dessinent dans le ciel au-dessus d'un amas confus de maisons. Approchant davantage, il distingue un peu à l'écart le long toit d'une église avec un grand clocher qui semblent serrés contre le feuillage d'une côte abrupte. Enfin, pénétrant dans la ville, après qu'il a suivi en leurs détours quelques rues sans horizon, au fond d'une place solitaire, s'offre brusquement à lui un portail

de pierre grise, ajourée comme de la dentelle. Tout auprès une tour immense et rude s'élançait et domine l'église et la ville. Si les plans, les guides, les gravures, l'ont familiarisé d'avance avec l'objet de son voyage, il reconnaît la Trinité.

La Trinité de Vendôme n'est pas une de ces églises dont la renommée s'impose au plus profane : elle ne fut jadis qu'une simple abbaye, fameuse, il est vrai, entre toutes. Mais elle demeure, parmi les édifices de second ordre, l'un de ceux qui réservent le plus d'enseignements à l'archéologue et de jouissance à l'artiste.

Une légende charmante préside à son berceau :

Un dimanche matin, dit un chroniqueur du XI^e siècle, il arriva que le comte de Vendôme, Geoffroi Martel, se mit avec son épouse à la fenêtre qui éclairait leur chambre du côté de l'aquilon. Le château se trouvait sur la crête de la montagne où s'élève aujourd'hui l'église Saint-Georges. Le bourg, avec ses nombreux habitants, était au pied de la montagne et exposé au vent du nord. Hors du bourg, vers l'orient, s'étendaient de vastes prairies au milieu desquelles s'ouvrait une large fontaine où presque tous les habitants venaient puiser. Or, comme le comte et son épouse, qui s'appelaient Agnès, considéraient l'étendue du ciel et la multitude des étoiles et parlaient entre eux de diverses choses, tous deux virent soudain une étoile très longue, en forme de lance, tomber dans la fontaine. Ils n'étaient pas encore revenus de leur étonnement qu'une seconde étoile tomba, puis une troisième, redoublant leur stupeur et leur admiration. En hâte, le comte, prenant des vêtements plus dignes, descendit de la montagne avec son épouse, et, dans l'église Saint-Martin qui se trouvait proche de la fontaine, fit chanter une messe en l'honneur de la sainte Trinité. Il raconta en même temps ce qu'il avait vu à des évêques, des



FAÇADE ET CLOCHER.

Gl. Archives phot.

abbés et autres personnages respectables, leur demandant quelle conduite tenir en l'occurrence. Or tous ceux qu'il consulta, dans un même esprit et les mêmes termes, lui donnèrent le même conseil, de bâtir au milieu des prés une église en l'honneur de la sainte Trinité, d'établir l'autel sur la fontaine même et de réunir là des serviteurs de Dieu qui le loueraient nuit et jour¹.

L'église ainsi fondée fut dédiée le 31 mai 1040, trente jours exactement avant que Geoffroi, alors simplement comte de Vendôme, devînt comte d'Anjou par la mort de son père Foulques Nerva.

La date où commencèrent les travaux est moins bien fixée. Il ne semble pas qu'on ait jeté les fondations avant le printemps de 1035. La construction de l'église fut donc extrêmement rapide, même si elle n'était pas complètement achevée à la fin de mai 1040.

Sur l'histoire de la Trinité à l'onzième siècle, on ne possède que des renseignements épars, assez significatifs cependant pour nous faire deviner le rôle important que joue le nouveau monastère.

Le trait caractéristique de cette histoire, c'est que les papes furent amenés en 1063, trois ans seulement après la formation définitive du collège cardinalice, à accorder aux abbés de Vendôme l'extraordinaire privilège qui les faisait cardinaux de droit, du fait de leur élection, et leur assurait à Rome la possession du titre de Sainte-Prisce, à charge d'entretenir dans

1. V. Halphen et Poupardin. *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, pp. 150-151. J'ai retrouvé au cours de mes fouilles une fontaine entourée d'un carré de murs appareillés dans la dernière travée du bas-côté nord de la nef.

l'église un prieuré de douze moines qui en assurassent le service. Ce privilège paraît tellement exorbitant qu'on en a nié la réalité historique. Mais si étrange qu'il semble, on ne saurait mettre en doute son existence. Voici, croyons-nous, la clé du mystère.

Et d'abord il faut savoir que le monastère de la Trinité avait été placé par ses fondateurs sous la dépendance directe du Siècle Apostolique : c'était " l'alleu du bienheureux Pierre et son patrimoine », comme devait dire plus tard le célèbre abbé Geoffroi. Cette exemption acceptée par Thierry, l'évêque de Chartres, confirmée en 1056 par le roi Henri I^{er}, plaçait déjà la Trinité dans une situation d'indépendance exceptionnelle et attirait très spécialement sur elle la bienveillance des pontifes romains. Mais un tel privilège, quoique rare, n'était pas cependant inouï et ne suffit pas à légitimer l'octroi de la pourpre. Il faut pousser plus avant pour trouver une explication complète.

On connaît la querelle des investitures qui mit aux prises le sacerdoce et l'Empire pendant la seconde moitié du XI^e siècle, et après des violences extrêmes, finit par de sages accommodements. Ce qu'on ignore le plus souvent, c'est qu'elle fut menée moins par les papes que par les moines clunisiens français. C'était eux, ces intransigeants théologiens, qui gourmandaient et harcelaient la cour romaine, plus prompte à la négociation qu'à la bataille, eux dont les cris retentissant au milieu des conciles, troublaient les modérés, épouvantaient les scrupuleux, déconcertaient les obstinés, et, avant d'abattre plus qu'à demi le vieil empire, devaient jeter l'empereur Henri IV aux pieds d'un clu-

nisien devenu pape. Ce que les moines faisaient avec éclat dans les conciles, ils le continuaient par une action obscure et quotidienne auprès du clergé et du peuple, non seulement en France, mais encore plus en Allemagne où ils imposaient peu à peu les idées religieuses et la littérature ascétique en vogue dans les monastères français¹.

Or, bien que la Trinité n'ait jamais fait partie, à proprement parler, de la grande congrégation clunisienne, elle avait été peuplée à son origine par des Clunisiens venus de Marmoutier, et il avait été réglé qu'au cas où l'on ne trouverait à Vendôme aucun sujet digne de porter la crosse, on demanderait un abbé à Cluny ou à Marmoutier.

D'autre part, vers 1060, l'impératrice régente d'Allemagne n'était autre qu'Agnès de Poitiers, la propre fille d'Agnès de Bourgogne, qui, avec son mari Geoffroi Martel, fonda la Trinité. La future impératrice avait assisté à l'imposante cérémonie de la dédicace et gardé une telle faveur à la fondation de sa mère qu'elle n'avait pas hésité à dépouiller une ville d'Allemagne d'une relique fameuse et d'un reliquaire d'une richesse extraordinaire pour en faire don au monastère vendômois. Un monastère deux fois lié au Saint-Siège, et par son privilège d'exemption et son affiliation à Cluny, avait donc accès à la cour d'Allemagne et possédait les bonnes grâces de l'Empereur. En fallait-il davantage pour que Rome, qui n'en était pas encore à la guerre

1. L. Reynaud. *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*, pp. 88-90.

déclarée avec l'Empire, favorisât elle-même le monastère préféré de la régente toute-puissante? Qui sait même si Agnès de Poitou, devenue Agnès d'Allemagne, n'avait pas sollicité un privilège qu'on ne pouvait refuser à ses prières?

Ce qui est tout à fait évident, bien que les textes n'en disent rien directement, c'est que l'affaire tout entière fut menée par Hildebrand, cette grande figure qui gouverne dans l'ombre sous les papes de la fin de l'onzième siècle avant d'apparaître dans l'éclat du trône pontifical sous le nom de Grégoire VII. Hildebrand connaissait l'impératrice Agnès, puisqu'il avait passé un an à la cour d'Allemagne ; il vint aussi à la Trinité pendant sa légation en France. Et c'est lui qui, en qualité d'archidiacre de Rome et d'abbé du monastère de Saint-Paul, duquel dépendait Saint-Prisce, cède cette église à Odéric, l'abbé de Vendôme, et affirme ainsi, par un gage matériel, l'extraordinaire et unique privilège du monastère de la Trinité.

Les abbés de Vendôme ne se montrèrent pas ingrats envers la cour romaine. En 1094, Urbain II, un moine champenois devenu pape, se trouvait dans la plus fâcheuse situation, pressé de tous côtés par les parti-sans de l'antipape Guibert qui s'étaient emparés du Latran et du Château Saint-Ange, le Château-Croissant de nos chansons de gestes, et l'avaient réduit à se réfugier dans la maison-forte des Frangipani. Le bruit du triomphe des Allemands et des simoniaques se répandit dans toute la France. A ce moment le nouvel abbé de la Trinité partait pour Rome afin de faire confirmer son élection par le pontife. C'était un tout jeune

homme, mais de race royale et le petit neveu d'Henri I^{er}. Ardent et résolu, aussi instruit qu'on pouvait l'être à son époque, l'abbé Geoffroi devait jouer en France pendant sa longue prélature un rôle qui ne fut dépassé plus tard que par celui de saint Bernard.

Il eut soin de se munir d'une forte somme d'argent et de se faire accompagner d'une puissante escorte. A peine était-il arrivé à Rome depuis quelques semaines qu'un certain Ferruccio, auquel l'antipape Guibert avait confié la garde du Latran et de la Tour de Crescent, avant sans (Toute flairé l'argent français, offrit de remettre au pape contre espèces sonnantes les deux demeures dont il avait la garde.

Geoffroi, non content de mettre à la disposition du pontife tout l'or qu'il avait apporté, alla jusqu'à vendre les chevaux et les mules de son escorte, et c'est de la sorte que la cavalerie de Vendôme précéda dans l'histoire la cavalerie de Saint-Georges. Grâce aux treize mille sous d'or que Geoffroi put ainsi rassembler. Urbain rentra en possession du palais et de la forteresse qui symbolisaient et assuraient à la fois la puissance du pontife romain. Geoffroi porta par là un coup décisif au parti de Guibert comme à l'influence de l'empereur allemand. La tranquillité de la cour romaine ainsi établie, le pape put quitter sa capitale pour ce long voyage en France qui suscita un enthousiasme général et dont les conséquences furent si considérables, puisqu'il détermina le mouvement des croisades.

Au cours de ce voyage, Urbain II voulut venir à Vendôme où il demeura onze jours, du 19 février au 3 mars 1098. Le 26 février, il bénit le crucifix placé à

l'entrée du choeur sur cette poutre transversale qu'on appelle le tref et qui, d'ordinaire, recevait aussi l'image de la Vierge et de saint Jean. Il consacra encore l'autel qui se trouvait sous le crucifix,

Ce ne fut pas seulement les services rendus à la papauté et l'amitié dont l'honoraient les souverains pontifes qui accrurent la réputation de Geoffroi et la grandeur de son abbaye. Ses écrits, son rôle dans les conciles, les relations qu'il eut avec les grands personnages de son temps, ses polémiques mêmes, toutes pleines de fougue et parfois d'âpreté, mirent si fort en évidence le monastère vendômois que toute la réputation dont l'abbaye jouit dans la suite tire de lui son origine.

Après la prélature de l'abbé Geoffroi († 1129), la Trinité cesse d'appartenir au domaine de la grande histoire. On ne relève guère dans ses fastes que des faits d'importance secondaire : des incendies, des inondations, des démêlés avec les comtes, tous ces menus ennuis qui, chez les peuples qui n'ont pas d'histoire, tiennent lieu de plus grands maux. Un seul événement plus grave, le sac de l'abbaye par les Anglais, en 1362. La réforme de saint Maur est établie dans le monastère en 1621. Enfin les religieux sont dispersés et les scellés apposés le 9 décembre 1790. Depuis le Concordat, la Trinité est une paroisse.

LE MONUMENT

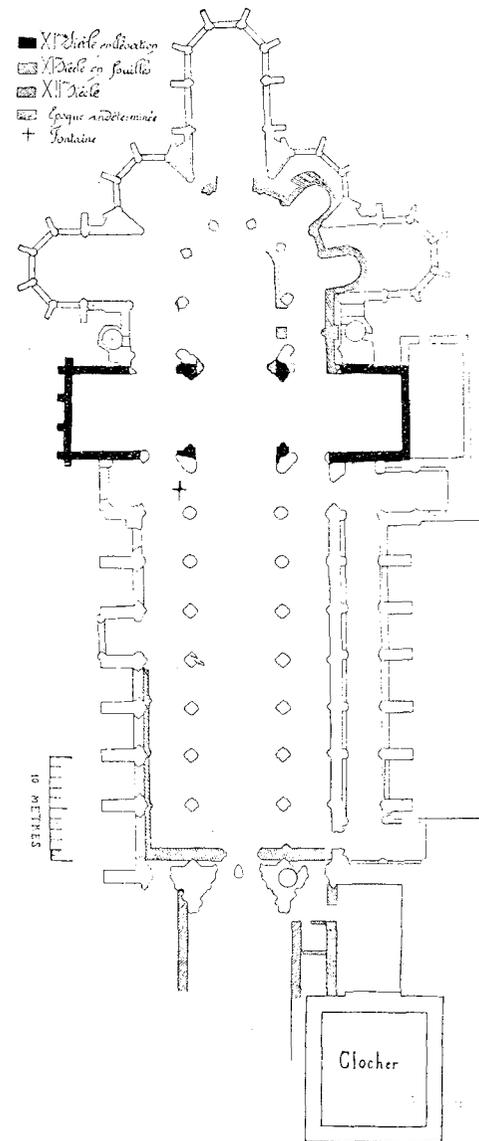
De l'église dédiée en 1040 il n'existe plus aujourd'hui que le transept. Nos fouilles, pratiquées en 1908-1910, permettent de la restituer. Elle avait un plan semblable à celui de l'église actuelle, comprenant par suite une nef flanquée de bas-côtés, un transept et un déambulatoire à cinq chapelles. La longueur totale devait être un peu supérieure à 70 mètres, la largeur était de 15 mètres.

La nef comportait huit travées de longueur sensiblement égale à celle des travées gothiques.

Les croisillons ne comportaient pas d'absidiole dans leur mur est. Il en fut ajouté une au commencement du XIII^e siècle. Au XIV^e, ces absidioles furent détruites pour faire place à des tourelles d'escalier.

Le chœur s'ouvrait sur le bas-côté par une arcade géminée retombant sur une colonne dont j'ai retrouvé la base. Le déambulatoire était séparé de ce même bas-côté par une porte épaisse qui en faisait comme une seconde église, encore plus retirée que le chœur des religieux.

Les cinq chapelles du déambulatoire, plus étroites que les chapelles gothiques qui les ont remplacées, affectaient en plan la forme d'un arc outrepassé, ou



PLAN DE L'ÉGLISE PRIMITIVE.

mieux, d'un hémicycle monté sur un trapèze. La chapelle d'axe était sensiblement plus large que les autres et fermée par une porte dont les gonds tournaient dans des crapaudines de pierre dure. Ces dimensions et le soin de clore la chapelle d'axe démontrent que celle-ci possédait une plus grande importance que les autres bien avant les prédications de saint Bernard.

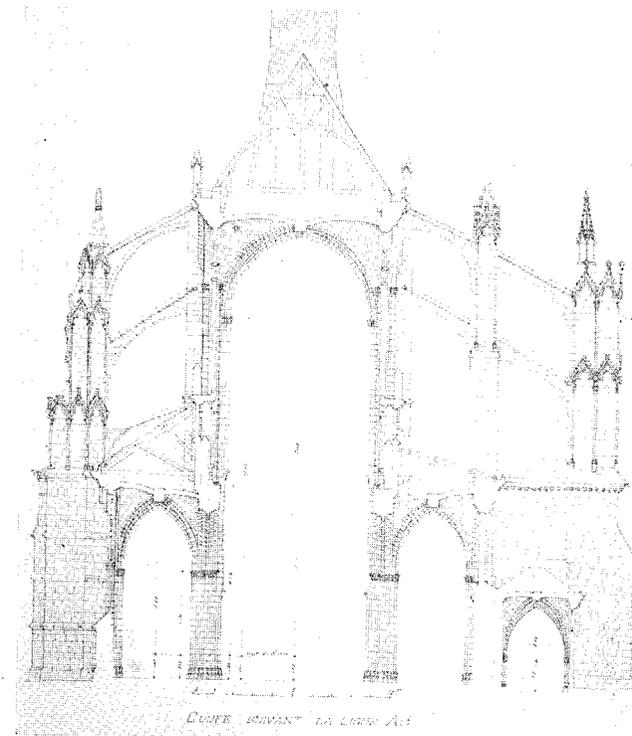
Profondes de 0^m,45 seulement, les fondations présentaient un empattement de 0m,54. Les piliers de la nef étaient reliés entre eux par une bande de maçonnerie formant une fondation continue, recouverte, comme le reste du sol de l'église, par une aire de ciment de tuiles. Les bases des piliers étaient circulaires, les unes faites d'un simple bandeau surmonté d'un biseau, les autres très compliquées et quelques-unes fort élégantes. Un certain nombre ont été recueillies dans les fouilles et transportées au musée de Vendôme. Les joints sont saillants, taillés en biseau sur leurs bords et mesurent environ 3 centimètres.

L'ÉGLISE ACTUELLE

L'INTÉRIEUR

Vers la fin du XIII^e siècle, l'église dédiée en 1040 était sûrement délabrée, mais encore plus démodée. Dès 1271, les moines obtiennent de l'abbé du Petit-Citeaux la permission d'extraire des pierres au rocher de la Chappe pour la construction de leur église. Mais c'est seulement en 1306 que, d'après un document conservé aux archives vaticanes, les moines commen-

cèrent à reconstruire leur église *opere multum sumptuoso*. Cette reconstruction ne devait pas durer moins



COUPE TRANSVERSALE.

M. Corpet del.

de deux siècles, et sa lenteur même a fait de l'église une admirable école d'archéologie monumentale, d'autant qu'il est possible de dater assez exactement chaque partie.

En entrant dans la Trinité, le visiteur doit savoir que la façade occidentale et les quatre premières travées furent bâties à la fin du XV^e siècle et les premières années du XVI^e ; que les travées suivantes le furent vers 1450 et que les deux dernières travées sont d'un siècle antérieures, ayant été construites dans une longue et laborieuse campagne qui débute avant 1342 et dut occuper tout le milieu du XIV^e siècle.

Il retrouvera dans le transept les restes de l'église primitive qui comprennent les piliers de la croisée et les murs des croisillons sur lesquels on a monté au commencement du XIII^e siècle de belles voûtes angevines. Enfin il verra dans le chevet et le déambulatoire la construction commencée au début du XIV^e siècle et qui comprend deux campagnes peu distinctes.

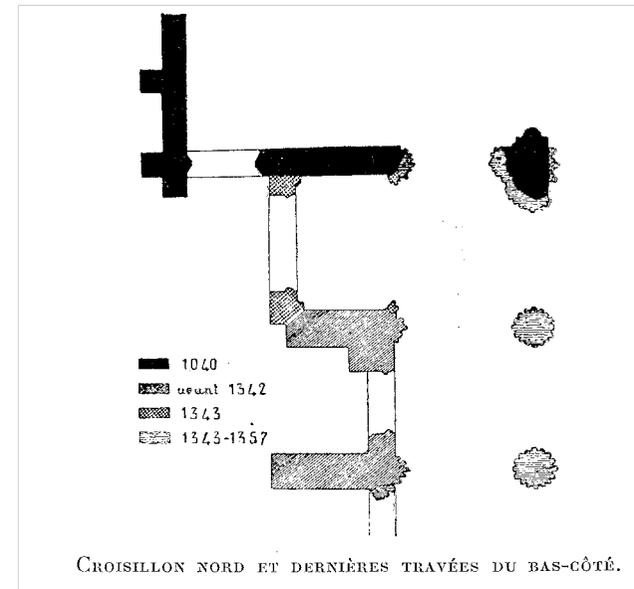
S'étant fait de la sorte une idée générale de l'édifice, il pourra en entreprendre l'étude détaillée et suivre par ordre chronologique les diverses phases de la reconstruction.

La première campagne comprend l'abside principale et le déambulatoire proprement dit. C'est cette campagne qui impose au reste de l'édifice les proportions harmonieuses qui frappent de prime abord le Visiteur.

Les chapelles du déambulatoire sont de proportions inégales, les deux premières, à droite et à gauche comportant une partie droite en avant de leur abside propre, tandis que les chapelles intermédiaires sont réduites à une simple abside. Les deux premières chapelles sont plantées perpendiculairement à l'axe de l'édifice, comme un second transept.

Les piliers de l'abside principale sont formés d'un

faisceau de douze colonnettes séparées par la mouluration étroite qui est le dernier vestige des dossierets romans. Ces colonnettes se trouvent ainsi réparties : trois et trois pour les moulures de l'arcade, trois et trois pour les ogives et les doubleaux des voûtes.



Les bases partiellement ensevelies ne laissent voir de leur plinthe que la moulure en talon renversé et surmonté d'un tore. Au-dessus, le socle polygonal porte une base très déprimée et légèrement débordante. La scotie, réduite à l'état de souvenir, n'est guère apparente qu'aux piliers de l'abside principale par lesquels la construction a peut-être commencé.

Les chapiteaux présentent des crochets encore ana-

logues à ceux du XIII^e siècle, mais plus courts et plus ramassés. Les tailloirs sont triangulaire, et les astragales en amande.

Le long des murs des chapelles, les formerets retombent sur de minces colonnettes qui encadrent le fenestrage et alignent leurs légers chapiteaux au même niveau que ceux de l'arcature de la fenêtre. Mais, par une disposition plus avancée, ces mêmes formerets, aux piliers de l'abside principale, viennent à hauteur du tas de charge, se confondre avec la mouluration des ogives.

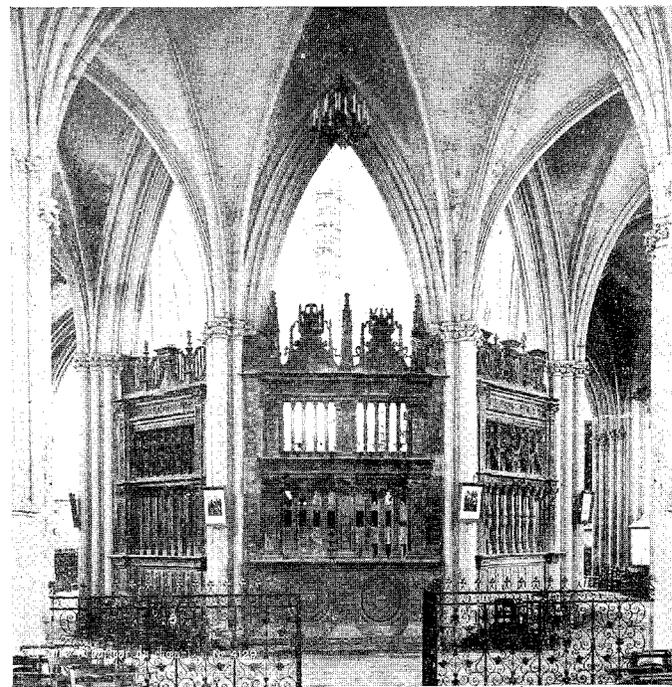
Les tores des ogives sont en amande, mais non ceux des formerets. Dans les voûtes hautes, d'un style plus avancé, un listel court sur les tores en amande.

Les remplages, très élégants, particulièrement ceux de la chapelle d'axe, sont formés de trèfles et de rosaces et refendus par des colonnettes à chapiteau. Les meneaux des fenêtres basses reposent sur des allèges qui ne sont apparentes qu'à l'intérieur.

Dans l'abside principale, au-dessus des grandes arcades du choeur, règne un haut triforium dont la galerie est percée de quatrefeuilles. Il prend jour au-dessus d'une allège de fond assez haute et n'est séparé de la fenêtre supérieure que par un mince linteau formant au dehors une étroite terrasse qui sert de coursière. Les divisions verticales du remplage du triforium correspondent à celles des fenêtres hautes.

Les voûtes sont formées par des clés sculptées de feuillages en forme de rosace et d'où sortent de petits personnages qui s'accrochent par les mains aux moulures des arcs. A la voûte de l'abside, les feuillages sont remplacés par des figures : l'Agneau pascal qui

est l'emblème bénédictin et un Christ en majesté. Ces clés, la plupart fort gracieuses, sont peintes, ainsi que les portions d'arcs qui les avoisinent.



Cl. Archives phot.

DÉAMBULATOIRE.

La première campagne s'arrête au bas-côté du choeur. J'ai retrouvé là dans mes fouilles une grossière clôture de chantier qui avait séparé du reste de l'église le déambulatoire roman en démolition. L'arrêt de la campagne se fait au niveau des chapiteaux des bas-côtés.

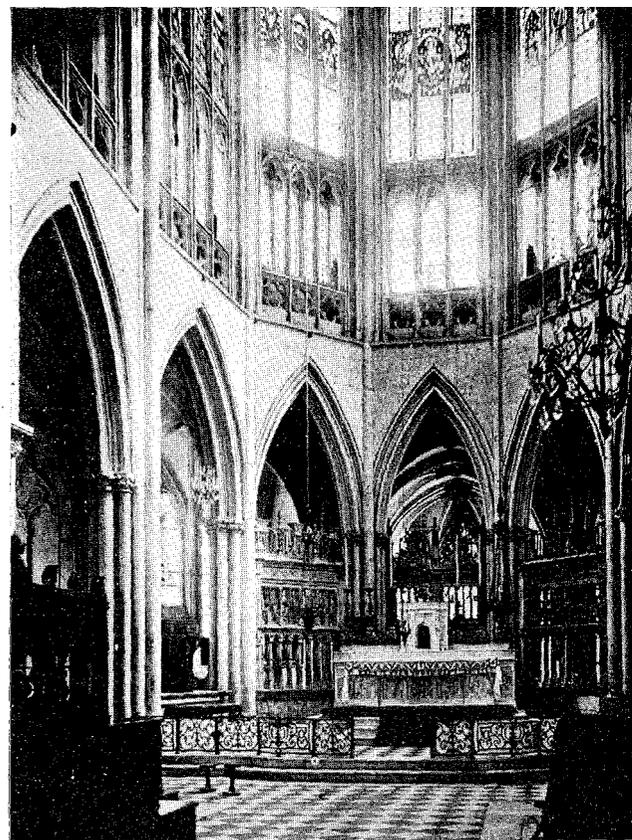
Un repentir est très visible à ce niveau dans le mur du bas-côté sud. On avait projeté d'ouvrir là une fenêtre. Mais, à la campagne suivante, on renonce à cette disposition afin d'établir des tourelles d'escalier qui desservent les combles, et en place de la fenêtre on construit un mur plein qu'on décore d'une grande arcature.

Les moines avaient arrêté d'abattre le transept roman, comme le prouvent des rudiments d'arcades et d'ogives visibles dans le bas-côté. Mais, en attendant, le maître d'oeuvre se contente de plaquer les piliers ouest de la travée du chœur contre les piliers romans de la croisée, de telle sorte toutefois que la démolition de ces derniers demeurât facile. Puis les travaux sont interrompus.

Ils reprennent sous l'abbé Jean de Buffa (1318-1342).

Et c'est à partir de cette prélature que l'action personnelle des abbés apparaît, marquée par divers signes, dans la construction. On décide alors de conserver le transept. Mais tout de suite les maçons se heurtent à des difficultés de raccord. En effet, par suite d'une erreur de plantation, le chevet gothique nouvellement construit n'est pas dans l'axe du chevet roman, mais dévie sensiblement vers le nord. Le doubleau qui soutient la voûte de l'unique travée du chœur se présente donc de biais par rapport à la croisée dont les quatre piliers suivent l'axe primitif. Pour rebâtir la voûte de la croisée, il devient dès lors nécessaire de lancer un nouveau doubleau qu'on réunit au premier par un voûtain très étroit et mollement mouluré, dont le plan en trapèze mesure d'une façon précise l'ampleur de la déviation. Et l'on orne de peintures encore

visibles ce témoin des incertitudes de la construction.



ABSIDE ET CHŒUR.

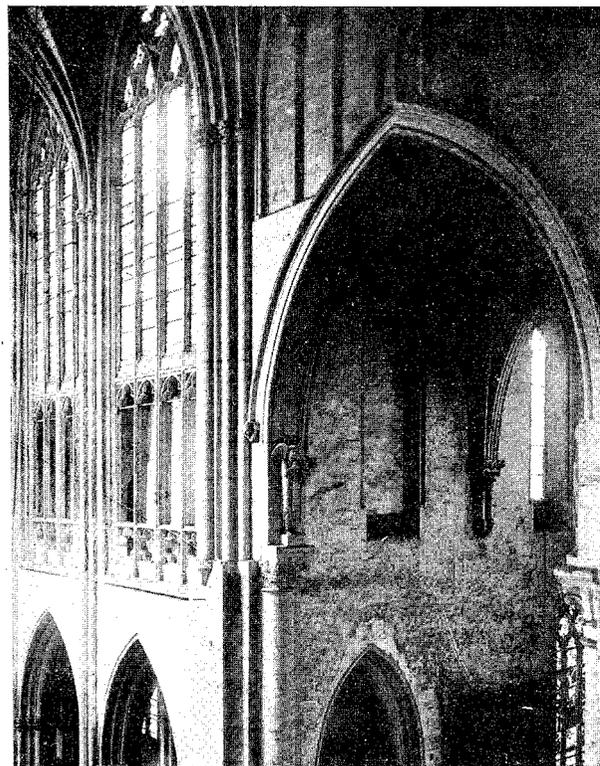
Le sol de l'église ayant été surélevé lors de la reconstruction en style gothique, c'est à 0^m,80 de pro-

fondeur qu'il faut chercher les bases des grands piliers de croisée et celle de la plinthe saillante qui courait le long des murs romans.

Le plan primitif de ces piliers, aujourd'hui mutilés et empâtés dans la construction gothique, présentait un massif cylindrique flanqué de quatre dosserets où s'engageaient de puissantes colonnes dont quatre seulement subsistent encore. Leurs chapiteaux, — l'un d'eux n'est qu'épannelé —, comptent parmi les plus magnifiques exemplaires de l'art du XI^e siècle. Au-dessus quatre statues appartiennent à la reprise du XIII^e siècle. Celles qui se trouvent au midi représentent saint Pierre et un évêque inconnu, sans doute saint Eutrope de Saintes, dont les reliques, données par Geoffroi Martel, étaient conservées dans l'autel matutinal. Celles qui se trouvent au nord, d'un art bien supérieur, représentent l'Annonciation : l'ange Gabriel tient un phylactère où se trouvent les premières paroles de la Salutation angélique, et, en face de lui, la Vierge lève la main dans une attitude d'étonnement.

Les murs des croisillons offrent quelques particularités intéressantes. Du côté de l'ouest on distingue nettement dans la paroi les traces des fenêtres de l'église primitive. La hauteur de ces fenêtres prouve qu'elle n'était pas voûtée. Un arc engagé qu'on aperçoit dans les murs de l'est a souvent intrigué les visiteurs. Il a été établi lors de la construction du bas-côté gothique, afin de soutenir la muraille du transept, tandis qu'on détruisait le bas-côté roman, bien plus étroit que celui qui le remplace.

Le croisillon nord possède seul des fenêtres du XIII^e. Encore une fenêtre basse est-elle du XVI^e siècle. Le



Cl. Enlart.

NEF ET CROISILLON NORD.

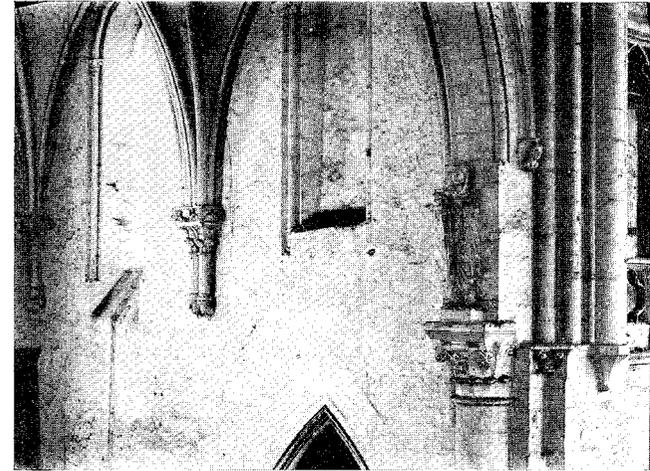
croisillon sud n'avait qu'une fenêtre du XIV^e siècle, aujourd'hui murée, avant que l'abbé Antoine Sanguin n'y fit, au milieu du XVI^e, ouvrir des fenêtres de style flamboyant.

Les voûtes angevines qui couvrent les deux croisillons sont fermées par de belles clés sculptées. On y voit, au midi, une charmante Vierge portant l'enfant Jésus, et un buste du Christ ; au nord, l'apparition des trois anges à Abraham, le sacrifice d'Abraham et la Transfiguration. Du même côté, un cul-de-lampe représente un maître d'oeuvre, peut-être un moine, car il semble bien porter la couronne monacale, armé d'un immense compas et traçant à grandeur d'exécution une épure sur la poudre du chantier.

L'abbé de Buffa ayant renoncé à démolir le transept, il fallait nécessairement voûter la croisée. On y construisit la voûte la plus haute de l'église. Elle repose, à l'est et à l'ouest, sur deux doubleaux puissants et qui indiquent nettement le dessein d'élever un clocher au-dessus de la croisée; au nord et au sud sur deux murs montés eux-mêmes sur une moulure, ajoutée au xiv^e siècle, qui extradosse les doubleaux du xii^e et retombe, en guise de culs-de-lampe, sur des bustes adroitement sculptés. Ces murs sont décorés d'arcades aveugles sous lesquelles des peintures maintenant effacées représentaient sans doute les douze apôtres. Au centre des arcatures deux statues se trouvent en saillie. L'une représente saint Jean-Baptiste et équivaut à la signature de l'abbé Jean de Buffa; l'autre, un personnage auréolé portant une boule dans sa main droite et un bâton dans sa main gauche. Cette nouvelle campagne gothique diffère sur plusieurs points de la précédente. Les trèfles des arcatures sont en arc brisé, les tailloirs, hexagonaux, et les astragales en larmier.

Ces caractéristiques se retrouvent dans les deux

dernières travées de la nef, commencées sous Jean de Buffa et terminées par l'abbé Guillaume du Plessis († 1384). On y rencontre des complications de construction assez curieuses et qui renseignent sur la façon dont se poursuivait la réédification de l'abbatiale



Cl. M. Corpét.

PILE NORD-EST DE LA CROISÉE.

sans trop gêner le service divin. Le septième et le huitième contrefort du côté du nord ont été bâtis en premier lieu, avec les piliers qui leur correspondent dans les bas-côtés. Le style de ces piliers est en effet moins avancé que celui des travées dont ils font maintenant partie; de plus leurs bases sont enterrées, tandis que les bases des autres piliers sont de niveau. Le septième contrefort porte sur sa face ouest un écusson aux armes de Jean de Buffa, qui sont de... *aux fleurs-*

de-lis sans nombre et est orné à sa partie supérieure d'une bordure des mêmes fleurs-de-lis. Le huitième porte une statue de saint Jean-Baptiste. On avait donc formé là un petit chantier, séparé de l'église par des clôtures provisoires, et les contreforts furent élevés jusqu'à leurs clochetons sans qu'on touchât au reste des travées romanes.

Mais Jean de Buffa vient à mourir en 1342. Ses moines lui construisent une chapelle funéraire entre le huitième contrefort et le mur ouest du croisillon. Le maître d'oeuvre est amené ainsi à engager dans la maçonnerie de l'arcade ouvrant sur cette chapelle la colonnette de droite du pilier correspondant au huitième contrefort. Les travaux en restèrent là un certain temps (voir le plan de la page 21).

Plus tard, en terminant la reconstruction des deux travées, on remplaça par une arcade gothique l'arcade du bas-côté roman ouvrant sur le croisillon. Et pour cela on détruit à son tour une colonnette de l'arcade de la chapelle, n'en laissant comme témoin que le chapiteau.

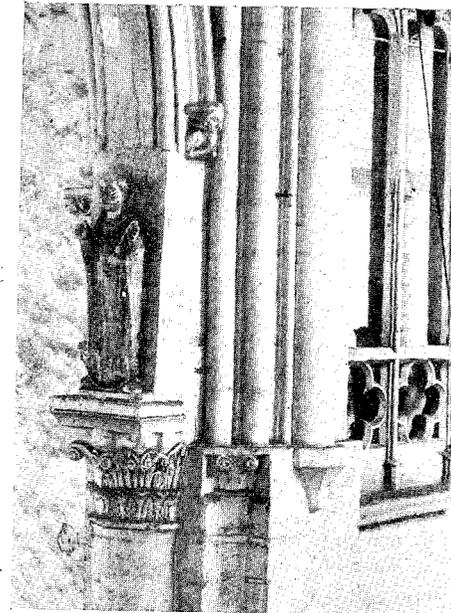
Mais en 1342 s'était produit un événement qui devait marquer sur la reconstruction : c'était une inondation d'une hauteur extraordinaire, dont le souvenir fut consigné en deux lignes rimées sur le dernier feuillet d'un manuscrit de l'abbaye¹.

*MIL CCC et quarante deux,
Les eaux de cinq pieds furent veues.*

A la reprise des travaux, les moines, pour diminuer

1. Ms. 221 de la bibliothèque de Vendôme.

le dégât des crues, décidèrent de relever le sol de la nouvelle construction. Le sol de la nef se trouva ainsi plus haut que celui du chevet et cet état de choses dura jusqu'au milieu du XIX^e siècle où, par une restau-



Cl. de l'Auteur.
PILIER SUD-OUEST DE LA CROISÉE.

ration aussi coûteuse que regrettable, le dallage du chevet fut relevé et les bases gothiques ensevelies.

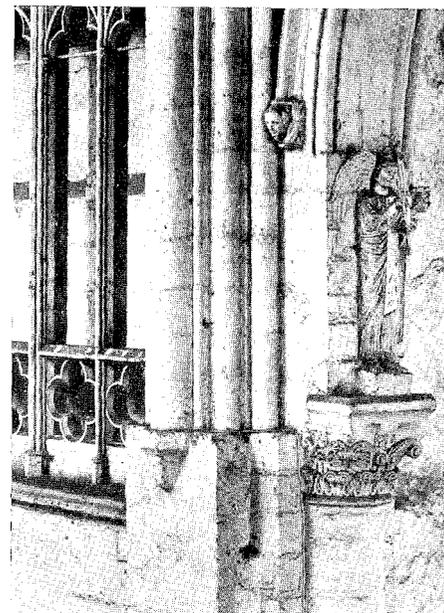
Aux piliers des deux nouvelles travées, les colonnettes sont au nombre de seize, trois et trois pour les membres de la voûte, cinq et cinq pour les arcades. Elles perdent en même temps de leur saillie et

l'ensemble du pilier offre un aspect confus et sans vigueur. Les bases ne diffèrent presque pas de celles du chevet, mais la moulure de la plinthe a disparu. Les chapiteaux, très peu saillants, légers, sont formés de deux rangs de feuillages; les astragales sont en amande aux voûtes basses, en larmier aux voûtes hautes; les tailloirs sont pentagonaux. Les ogives et les doubleaux présentent dans ces travées des profils plus compliqués et qui annoncent déjà le style flamboyant. Le tore garni d'un listel s'étire et un jeu de contre-courbes s'établit. Le sommet de la colonne dépasse le chapiteau et va recevoir la mouluration des arcs un peu au-dessus de ce chapiteau, qui n'est plus qu'un membre décoratif, sans aucun rôle actif. De plus les formerets retombent, au niveau des chapiteaux, sur des colonnes de même diamètre que les autres.

Le triforium garde la même galerie ajourée de trèfles qu'il avait dans le chevet, mais, par un retour singulier, l'allège du fond est beaucoup plus haute. La colonnette avait déjà disparu aux meneaux de la chapelle funéraire de Jean de Buffa. Quant aux remplages des fenêtres hautes, ils offrent un sujet d'études des plus intéressants. Un seul, celui de la huitième fenêtre au midi est resté de style rayonnant. Les autres annoncent déjà le flamboyant. Le plus ancien, qui se trouve à la huitième fenêtre du côté du nord, névolue guère que par la mollesse de son dessin; mais les deux autres montrent des trèfles nettement déformés dans leur lobe inférieur qui s'ouvre pour épouser le mouvement de l'arcature qu'il surmonte.

Le septième contrefort du côté du midi portant à sa

partie supérieure les armes de Guillaume du Messis, on ne peut douter que la construction des deux frayées n'ait été achevée sous ce prélat mort en 1384. Il est très probable qu'elle l'était dès 1357, car à partir de



Cl. de l'Auteur.

PILIER NORD-OUEST DE LA CROISÉE.

cette date, les misères de la guerre de Cent ans se font sentir en Vendômois. On fortifie alors le monastère et le clocher, ce qui n'empêche pas les Anglais de s'emparer de la ville en 1360 et de la piller, églises comprises, en 1362. D'ailleurs nous possédons les preuves qu'on

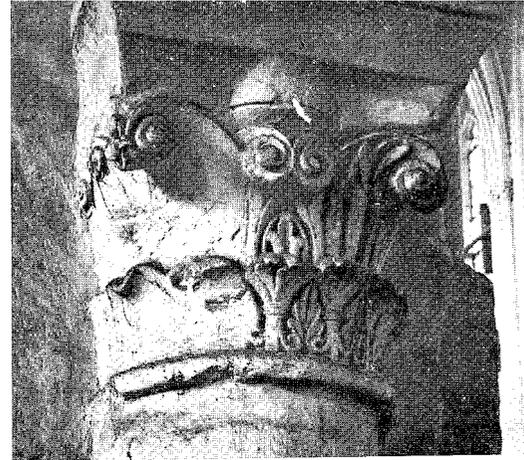
travaillait à l'édifice en 1343 et 1346. Les deux travées une fois achevées, on monta un léger mur sur le doubleau de l'avant-dernière, jusqu'au niveau de l'entrait. Ce mur fut ouvert d'une fenêtre carrée et la ferme garnie d'une clôture en planches dont les montants subsistent encore aujourd'hui sous la toiture. La construction allait s'interrompre pour cent ans.

Mais avant de partir et les échafauds enlevés, les ouvriers bâtirent encore quatre travées du cloître, celles (lui correspondent aux deux travées de la nef et celles qui longent les murs du croisillon. En même temps ils élevèrent ou remanièrent les deux arcades qui, des deux bas-côtés de la nef, donnent dans le transept. Cette partie de l'édifice montre un nouveau progrès dans l'évolution. À travers le chapiteau, le listel descend de l'arc sur la colonnette, à laquelle il se relie par une contre-courbe. Il impose son profil au tailloir, à la corbeille, à l'astragale et à la base. La contre-courbe du listel et le nouveau profil de la base contiennent déjà en germe la transformation de la colonnette en moulure de style flamboyant¹.

Ce fut seulement à la fin de la guerre de Cent ans que les moines rouvrirent leur chantier. La reprise comprend la cinquième et la sixième travée. Elle se fait, bien entendu, sur les chapiteaux des piliers anciens. Mais comme la mouluration de l'arcade nouvelle a plus de saillie que ne le comportent les supports qui

1. Il faut noter également le plan ondulé d'une portion de pilier, qui sert dans chaque bas-côté à masquer le noyau roman et annonce le pilier ondulé qu'on rencontre parfois au XVe siècle et au XVIe.

n'avaient pas été faits pour elle, il en résulte un décrochement assez sensible que le maître d'oeuvre a dissimulé adroitement sous des motifs sculptés représentant des animaux fantastiques, entre lesquels une chauve-souris montre un faire aussi sommaire que spirituel.



Cl. de l'Auteur.

CHAPITEAU SUD-OUEST DE LA CROISÉE.

Les bases en talon renversé s'élèvent un peu plus haut que celles du XIVE siècle et les colonnettes des piliers sont définitivement devenues des moulures qui ont à peu près la même saillie et dont le listel est large et saillant.

En guise de chapiteaux, les piliers portent d'épaisses bandes de feuillage, garnies, en bas et en haut, d'une étroite arête horizontale qui représente l'astragale et le tailloir et épouse le profil de la moulure verticale.

Sous le triforium, la corniche, nue jusque-là, présente une gorge décorée de feuillages. La galerie du triforium est elle-même formée d'une combinaison de soufflets, comme aussi les remplages des fenêtres. Les fenêtres basses ne comportent plus d'allèges.

La *gentille* employée dans les voûtes est d'échantillon très fin et très régulier. Il y a à cet égard un progrès sur les travées du XIV^e siècle. Les clés de voûte sont formées de portions de remplage entourant un écu dont les armes ont été martelées à la Révolution. Ces clés sont peintes ainsi que les claveaux voisins.

Nous n'avons aucun renseignement sur la date exacte où furent bâties ces travées. Celle de 1450 semble leur convenir approximativement¹.

Les quatre premières travées de la nef ont été bâties, sinon d'un seul jet, du moins sur le même plan et avec des dispositions identiques. Grâce aux documents publiés par M. l'abbé Métais dans son *Cartulaire de la Trinité*, on peut, semble-t-il, en dater la construction ainsi qu'il suit :

De 1485 à 1497 on élève la quatrième et la troisième travée. C'est donc à l'abbé Aimery de Coudun (1470-1487) que revient l'honneur d'avoir commencé ce grand

1. La partie supérieure d'un fenestrage du XV^e siècle remployé dans la chapelle des fonts bâtie en 1546, porte dans ses vitres les armoiries de l'abbé Aimery de Coudun qui sont de gueules au sautoir d'argent. Mais le style de la cinquième et sixième travée est trop dilué de celui de la quatrième qui fut commencée sous Aimeray, pour qu'on puisse admettre que cet abbé ait fait autre chose que d'achever un travail dès longtemps commencé ou le décorer de vitraux.

travail. De 1497 à 1499 on élève la deuxième travée;



Cl. Archives phot.

NEF.

de 1499 à 1507, la première et le portail; de 1507

à 1518, les cloîtres¹. D'après les traditions vendômoises, le maître de l'oeuvre fut le cellerier de l'abbaye. Gilles de Jarnay, auquel on attribuait également la restauration de la porte Saint-Georges à Vendôme et la construction de l'abbaye Saint-Vincent, au Mans. Mais nous savons, par un document irrécusable, qu'au mois de novembre 1506, le fameux Jean de Beausse qui bâtit la flèche du clocher nord de Chartres, demeurait à Vendôme. Puisqu'il y demeurait, l'on doit bien admettre qu'il y travaillait de son métier et lui attribuer ce bâtiment important et qui possède justement avec la flèche de Chartres des affinités incontestables. Gilles de Jarnay n'aurait été, dans cette hypothèse infiniment probable, que l'administrateur délégué par les moines pour dispenser les fonds et en contrôler l'emploi. L'on serait, de la sorte, autorisé à attribuer à Jean de Beausse, non seulement le bâtiment de la Trinité, mais celui de Saint-Vincent du Mans, aujourd'hui détruit, et la char-mante décoration de la porte Saint-Georges. Si l'on admet qu'il avait trente ans en 1485, quand commencèrent les travaux de la quatrième travée, on est amené à lui attribuer soixante-quatorze ans lors de sa mort, en 1529. Ce n'est ni une longévité sans précédent, ni

1. Métais, *Cartulaire*, t. III, p. 325, n. I. Pour obtenir cette précision j'ai dû éliminer une contradiction dans les documents cités par Métais. L'un d'eux affirme qu'à la mort de Louis XI, il restait une voûte à construire et le portail ». Ce document contredit tous les autres et spécialement celui qui affirme que les marchés pour le bâtiment de la première travée furent donnés en 1498. En admettant que l'auteur du document a confondu Louis XI et Charles VIII et qu'il s'agit de ce dernier roi, mort en effet en 1498, tout s'arrange d'une façon satisfaisante.

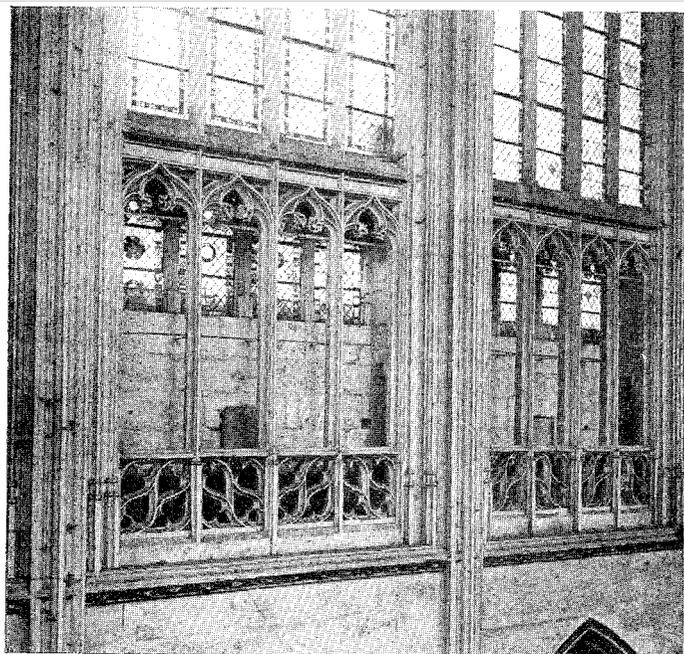
une précocité extraordinaire. Son départ pour Chartres, au commencement de 1507, autorise à croire que les travaux de la façade étaient terminés et qu'il ne restait plus à bâtir que les ailes septentrionale, orientale et occidentale du cloître. Le style médiocre et tout différent de ces constructions indique justement que les moines ne possédaient plus le maître qui éleva les premières travées de la nef et la célèbre façade de l'abbatiale¹.

C'est qu'en effet l'art de cette partie de l'abbatiale révèle la main d'un maître. Les bases surtout de ces piliers dépourvus de chapiteaux et qui montent d'un élan vers les voûtes, peuvent compter parmi les plus belles et les plus savantes qu'ait produites l'art gothique à son déclin. Sur une plinthe très haute, faite d'une pierre dure et fine, aux tons moelleux et caressants, les moulures horizontales et verticales se dégagent harmonieusement, en ménageant des jeux de lumière d'une délicatesse extrême. Tous les éléments des bases de la cinquième travée se retrouvent dans celles-ci, mais employés avec tant de distinction, de goût, de sûreté; que les unes n'apparaissent plus que comme le balbutiement des autres.

La même science, la même précision, se manifestent dans les réseaux, comme aussi dans le cordon de vigne sculptée qui court sous le triforium. Mais le chef-d'oeuvre de cette campagne est assurément la façade, où l'extraordinaire exubérance des détails s'ordonne

1. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, année 1922, pp. 326-337.

par de grandes lignes très simples. L'on saisit ainsi l'ensemble d'un seul coup d'oeil avant de s'amuser sans fin à toutes les minuties réalistes où s'est plue la verve



Gl. Archives phot.

CLAIRE-VOIE. PREMIÈRES TRAVÉES DE LA NEF.

des tailleurs d'images : singes encapuchonnés, escar-gots, lézards, écureuils, colombes, perroquets, logés dans de hauts sarments de vigne au creux des moulures, tout un petit peuple réel ou fantastique, mais bien vivant, qui accueille le visiteur à son entrée dans l'église.

L'EXTÉRIEUR

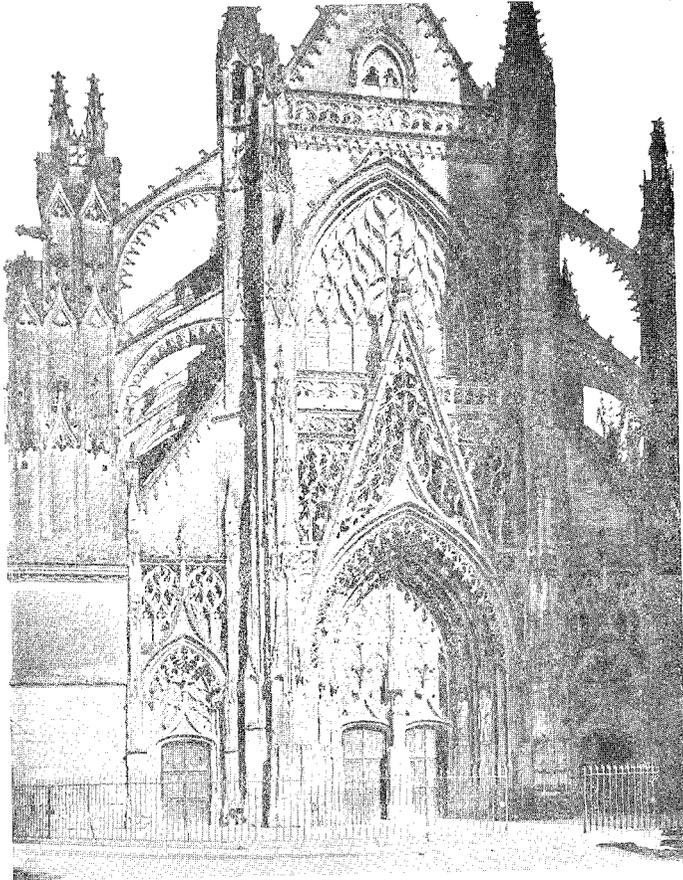
La façade de la Trinité, comme toutes celles des églises gothiques, accuse en élévation les dispositions du plan : nef et bas-côtés.

La partie de la façade qui correspond à la nef est limitée par deux contreforts saillants dont l'un, celui du midi, contient une vis qui monte jusqu'aux combles. Ces contreforts, décorés d'arcatures et de fausses niches, encadrent une porte au tympan ajouré, refendue par un trumeau. Le trumeau est une bonne copie de l'état ancien qui fut détruit seulement sous la Restauration et dont des témoins subsistent au musée de Vendôme. Il en est de même des anses de panier qu'il supporte. Mais les remplages gauches du tympan, les vitraux qui les garnissent et les statues modernes qui encadrent la porte, déshonorent cet ensemble. Ce sont d'ailleurs les seules parties restaurées de la façade. Au-dessus, un grand gâble ajouré et saillant sur le nu du mur, est surmonté d'une galerie également ajourée, qui correspond à l'étage de la claire-Voie.

Un autre passage, à la partie supérieure, continue les galeries qui garnissent le faite des murs latéraux. Le pignon s'élève au-dessus, ouvert d'une porte géminée qui donne dans les combles. Ses rampants sont garnis de crochets et de culs-de-lampe et portaient jadis à leur pinnacle une statue de saint Benoît qu'on jugea utile de jeter bas à la Révolution.

La façade de chaque bas-côté est ouverte d'une porte en anse de panier surmontée d'un gâble et d'un tympan

ajouré de bons réseaux, Au-dessus passe la volée des



FAÇADE.

Cl. Archives phot.

arcs-boutants, double du côté du cloître, simple vers le

nord et retombant sur des contreforts garnis de fausses niches alternant avec des arcs aveugles.

L'évolution des styles à l'extérieur de la nef suit constamment l'évolution de l'intérieur. Je me bornerai à signaler les belles gargouilles qui ornent les contre-



NEF, VUE DU CLOÎTRE.

Cl. Eubel.

forts, la statue très fruste de saint Jean-Baptiste et les armes de l'abbé Jean de Buffa, visibles aux contreforts du nord avec une crête de contrefort faite de fleurs de lis; celles de l'abbé Guillaume du Plessis qui décorent un contrefort du midi; les créneaux qui ornent la crête d'un contrefort de l'abside; enfin, au croisillon sud, les traces d'une fenêtre et d'un cordon du XI^e siècle avec un

beau modillon de la même époque, ainsi qu'une corniche garnie de grosses feuilles d'acanthé qui représentent, avec les fenêtres de style flamboyant, la restauration que l'abbé Antoine Sanguin (1539-1548) fit subir à cette partie de l'église.

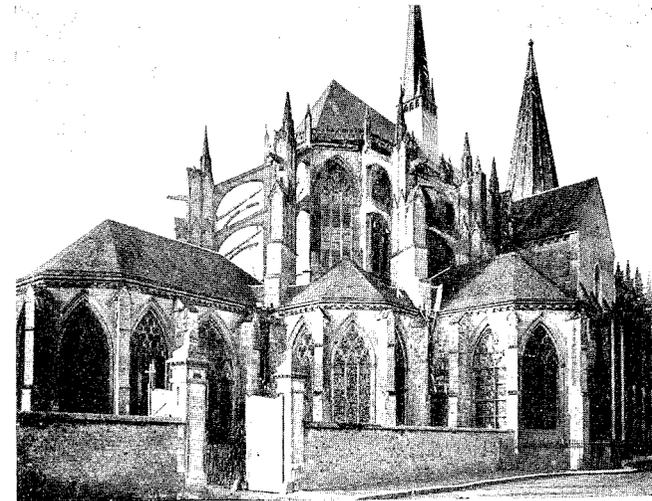
LA CHARPENTE

Les charpentes de la Trinité évoluent en même temps que le bâtiment qui les porte, ruais, bien entendu, sans ces transformations de détail qui permettent de suivre pas à pas l'oeuvre des maçons. On n'y distingue donc que trois époques : la plus ancienne, qui est toute la partie de l'église qui remonte au XIV^e siècle; la seconde, celle qui appartient au milieu du XV^e siècle; enfin la plus récente, les travées construites à la fin du XV^e siècle et au XVI^e. Quelle que soit l'époque, tous les chevrons portent ferme.

L'oeuvre de charpente du XIV^e siècle comprend les deux dernières travées de la nef, la croisée, le choeur et le chevet. Dans cette partie les chevrons s'appuient en haut sur un faîtage et reposent en bas sur des blochets portés par deux sablières. Ils sont raidis par des jambettes qui partent d'un patin porté par une console continue en quart de rond, profilée dans le bahut. Deux liens croisés les étrésillonnent au-dessus de l'unique entrait retroussé. L'on compte trois chevrons entre les fermes maîtresses.

Celles-ci comportent un entrait soulagé par une jambe de force appuyée sur le patin. Deux arbalétriers

partant de l'entrait viennent s'engager clans le poinçon sous l'entrait retroussé. Cette disposition qui se retrouve à la Trinité jusqu'au milieu du XV^e siècle, se voit déjà vers 1230 dans la charpente de la nef de Notre-Dame de Paris. Mais ici le poinçon monte jusqu'au faîtage et



Cl. Archives phot.

ABSIDE ET GROISILLON NORD.

par suite le sous-arbalétrier n'a plus sa raison d'être.

Les poinçons sont réunis suivant l'axe par un sous-faîtage et deux étages de croix de Saint-André à bras inégaux dont l'étage supérieur maintient l'horizontalité du faîtage. De plus, une longue pièce de bois, placée horizontalement sous les chevrons et sur l'extrémité de l'entrait retroussé, rassemble toutes les fermes du choeur pour lutter contre la poussée de la croupe. Il y

a dans cette partie de la charpente une véritable profusion de bois.

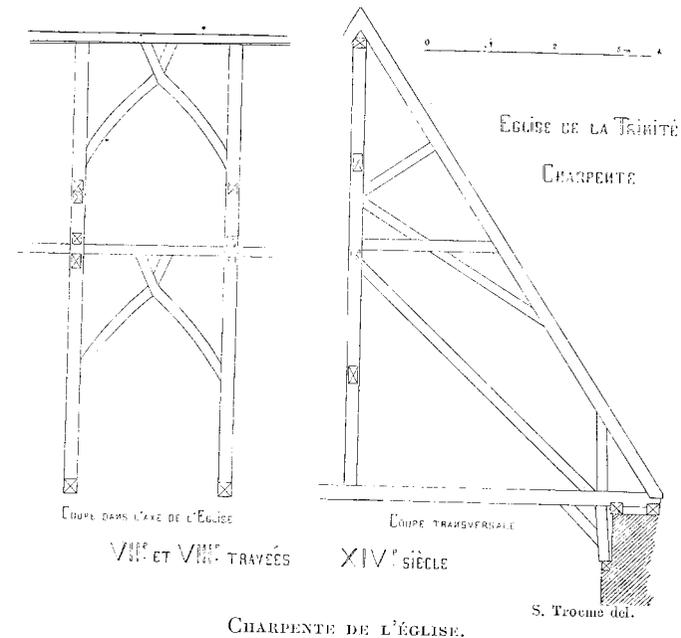
Le petit clocher de la croisée a été construit à la même époque et par les mêmes ouvriers qui y ont multiplié les croix de Saint-André. Il avait été prévu par le maître d'œuvre qui construisit la voûte de la croisée, car les entrails doublés et multipliés qui forment son enrayure reposent sur des murs qui font corps avec les arcs-doubleaux.

Dans les deux dernières travées de la nef, un peu plus jeunes que le chœur et le chevet, la disposition reste la même, mais les croix de Saint-André qui raidissent les poinçons, affectent une forme en arc brisé qui donne un aspect curieux à cette partie de la charpente. On trouve en avant de ces travées la trace d'une fermeture provisoire solidement établie et reposant sur un mur ajouré d'une fenêtre qui fait corps avec le doubleau.

La charpente qui fut élevée au milieu du x^v^e siècle sur la cinquième et la sixième travée, rappelle beaucoup la précédente, mais avec des simplifications amenées par le désir d'employer des bois de moindre longueur et partant moins coûteux.

On y trouve également blochets, sablières et jambettes, ces dernières portées sur un patin qui, cette fois, repose sur un simple retrait du bahut. Mais les deux liens croisés dans le plan de la ferme sont remplacés par une jambe de force qui soutient l'entrait retroussé et par une fiche oblique qui part de ce même entrait pour s'appuyer sur le chevron. Les fermes maîtresses portent en plus un petit arbalétrier qui s'engage sous le poinçon sous l'entrait retroussé.

La solidarité des fermes maîtresses est mieux assurée dans cette partie de la charpente que dans celle du xiv^e siècle. Il y a en effet deux sous-faîtages au lieu d'un et ils sont réunis par des croix de Saint-André, une par



étage, à bras égaux et de portée moindre que sur le chœur, par conséquent plus résistantes et raidissant mieux l'ensemble. On compte, comme dans la partie du xiv^e siècle, trois chevrons entre les fermes maîtresses. La ferme maîtresse qui se trouve en tête de la cinquième travée porte les traces d'une fermeture provisoire.

Les quatre premières travées de la nef sont couvertes

d'une charpente encore plus simplifiée et plus rationnelle. On y retrouve naturellement blochets, patins et jambettes et le double faitage. L'arbalétrier est supprimé à la ferme maîtresse ainsi que la fiche allant de l'entrait retroussé au chevron. Les croix de Saint-André sont remplacées par des écharpes indépendantes l'une de l'autre et qui simplifient l'assemblage tout en ayant le même effet de raidissement. Les fermes maîtresses sont le plus souvent séparées par trois chevrons, quelque-fois par deux seulement. On trouve trace de fermetures provisoires en avant de la seconde et de la troisième travées. Elles correspondent, non à des campagnes proprement dites, mais à de simples arrêts dans la construction connus déjà par les textes cités plus haut et apportent à ces textes une confirmation intéressante.

Les charpentes des croisillons semblent un remaniement du XVII^e siècle. Les combles des bas-côtés sont en appentis, d'ailleurs remaniés; ceux des chapelles du déambulatoire forment des pavillons qui représentent un travail du XIV^e siècle remanié en 1903, date où l'on supprima les entrées sur la claire-voie, devenue à peu près inaccessible depuis cette transformation.

LE CLOCHER

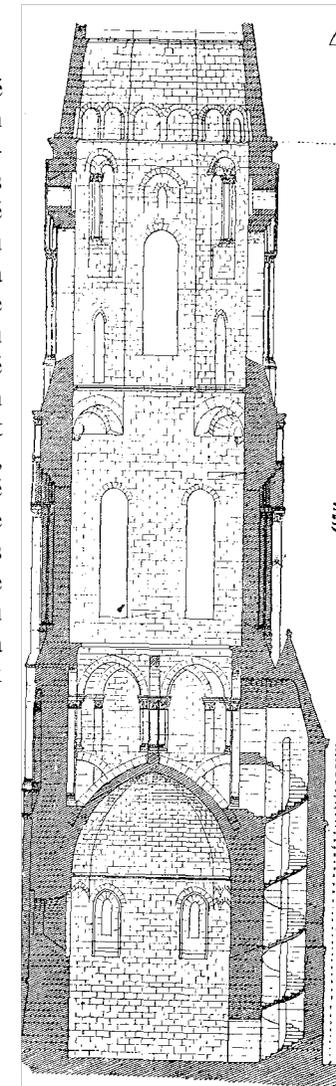
Antérieur à ceux de Chartres, il est leur modèle évident, d'autant qu'il fut relié comme eux à l'église de l'onzième siècle par un vaste porche bâti en même temps et dont j'ai retrouvé les traces au cours de mes fouilles¹. L'église

1. Les clochers de Chartres ont subi par ailleurs, dans leur arcatures extérieures, l'influence de Saint-Porchaire de Poitiers.

LE MONUMENT

de l'onzième siècle avait été elle-même précédée d'un porche dont nous connaissons l'existence par des textes, mais dont il a été impossible de ramener au jour le moindre vestige. La position du clocher de Vendôme par rapport au porche auquel il était relié prouve qu'on avait prévu un second clocher. Si ce projet avait été mené à bonne fin, la disposition eût été exactement la même que celle qui existait à Chartres au XII^e siècle, avant le transfert de la façade du porche au niveau de la façade occidentale des deux tours.

Nous ne possédons aucun document sur la date du clocher de Vendôme, mais puisqu'il est, par son style, antérieur aux deux clochers de Chartres, et que l'on sait par un texte précis, que ceux-ci étaient en construction vers 1145, on admettra sans peine que



Corpet del.
COUPE DU CLOCHER.

le début des travaux remonte à Vendôme avant la mort de l'illustre abbé Geoffroi (26 mars 1129).

Il est permis dès lors de se demander si l'architecte ne serait pas le moine Jean de Vendôme aux talents duquel l'évêque Hildebert de Lavardin tenait si fort et qui, vers la fin du premier quart du XII^e siècle, reconstruisait la nef de la cathédrale du Mans. L'insistance que mettait l'abbé Geoffroi à rappeler au bercail sa brebis infidèle, aurait eu ainsi un motif d'ordre matériel, en même temps qu'une raison de régularité monastique.

De fait, à étudier le clocher de la Trinité, il apparaît, de la base à la pointe, comme l'oeuvre d'un maître.

Et d'abord, par un paradoxe apparent qui n'est en effet qu'une grande preuve d'habileté, cette masse énorme n'a pas de fondations proprement dites. Elle repose sur un radier de 13 mètres de côté et d'un mètre de hauteur qui fut construit à même le sol, sur un banc de gravier à peine débarrassé d'une mince couche de terre végétale, et se reliait aux murailles du porche par une assise appareillée. Ce radier, qui étale les poussées, demeura visible, non seulement jusqu'à la fin du XV^e siècle, quand le porche fut démoli et son emplacement remblayé de 0m,80, mais encore jusqu'au milieu du XIX^e siècle où fut relevé le niveau des anciennes cours de l'abbaye. Par suite de ce dernier travail, les proportions de la tour et celle de la façade de l'église se trouvèrent sensiblement alourdies.

Au-dessus de ce radier s'élève une tour carrée de 11 mètres de côté, qui porte un tambour octogonal, flanqué de clochetons circulaires et couvert d'une flèche égale-

ment octogonale. La tour est flanquée jusqu'au deuxième étage d'une tourelle hexagonale qui contient un escalier. La hauteur de l'ensemble est à peu près de 80 mètres jusqu'à la base de la croix, dont 45 pour la tour. Nous venons de voir qu'en réalité il convient d'ajouter un mètre. L'édifice est entièrement bâti en moyen appareil, les soubassements en pierre dure, le reste en pierre batarde ou tendre qui proviennent toutes de la région¹.

Encore plus qu'une église, un clocher dépend des conditions techniques que lui imposent ses raisons d'être : il doit soutenir le poids des cloches, résister aux forces obliques qu'elles développent lorsqu'on les met en branle, et cependant porter leur voix assez haut pour qu'elles puissent se faire entendre librement au-dessus des maisons et de l'église même. Plus encore que pour une église, il convient donc de commencer l'étude d'un clocher par celle de ses dispositions intérieures, parce qu'elles commandent encore plus rigoureusement les dispositions extérieures.

Le clocher de Vendôme présente intérieurement une salle voûtée que surmonte un beffroi de pierre destiné à élever un autre beffroi de bois jusqu'au sommet de la tour. Au-dessus se développent les espaces vides du tambour et de la flèche creuse qui, avant, qu'on ne les eût séparés par un plancher garni de cuivre, offraient aux cloches une énorme caisse de résonance.

A la salle voûtée répond l'étage le plus bas de la décoration extérieure du clocher. A la voûte, dont le

¹ Les soubassements sont faits de grand appareil, comme au donjon de Beaugency et la taille oblique romane règne dans toute la construction.

développement vertical est considérable, répond l'étage garni d'arcatures. Enfin, à l'espace où se trouve le double beffroi répond l'étage supérieur de la tour, celui qui est ouvert de deux grandes baies sur chaque face.

Au temps des moines, on pénétrait dans la salle du rez-de-chaussée par une porte en arc brisé ouverte dans la muraille méridionale et agrandie, probablement au ^o siècle, pour laisser passer le bourdon, de qui elle reproduit assez bien le profil 1. Cette salle contient jadis une chapelle dédiée à saint Michel, selon un usage clunisien qui s'explique bien ici. Elle est couverte par une haute coupole à huit pans inégaux qui combine les dispositions de la voûte en arc de cloître avec celle des coupoles circulaires. A ce titre, comme aussi par l'emploi de grands moellons équarris et jadis recouverts d'un mortier sur couchis, cette coupole représente la lignée, plus habile et plus savante, des grandes coupoles tourangelles de l'onzième siècle, comme celles de la Tour Charlemagne et de Marmoutier.

La coupole est soutenue par des trompes appareillées, sauf dans l'angle nord-est où la trompe est remplacée par un piédroit qui part du fond. Au-dessus de ce piédroit se trouve dans la coupole un grand arc de décharge. Il semble que cet angle qui correspond à celui du porche disparu, ait donné quelque inquiétude au maître d'oeuvre.

La coupole part sur une corniche faite d'un boudin surmonté d'un filet et d'un bandeau.

1. Les tableaux de cette porte étaient tracés de biais, comme à la porte du clocher de Saint-Solemne (Saint-Louis) de Blois, récemment découverte par le D^r Lesueur.

Le passage moderne par lequel on pénètre aujourd'hui dans la tour, a été percé dans un mur dont l'épaisseur atteint presque 4 mètres. Mais l'épaisseur moyenne des murs du clocher à sa base ne dépasse guère 2^m,20.

Une porte dont le battant est couvert d'une peinture ancienne représentant deux scènes de la vie de saint Jean-Baptiste, donne accès, par un petit couloir ménagé dans l'épaisseur du mur, à la tour d'escalier. Celui-ci est à vis, avec moyeu circulaire indépendant, et couvert d'un berceau rampant sur couchis. Il compte 90 marches. On y voit une porte murée qui conduisait jadis dans le bâtiment monastique joignant le clocher et servait sans doute au religieux chargé des sonneries et aussi du service de l'horloge qui existait alors. Après une ascension dans l'obscurité, on arrive à une autre porte qui donne sur les reins de la coupole et permet d'aborder l'étrange assemblage d'arcs de pierre qui est la disposition technique la plus curieuse, en même temps que la partie la plus pittoresque du clocher.

A l'intrados, la coupole est entièrement ronde. Au niveau de ses reins, les murs de la tour sont allégés par un large retrait correspondant à un glacis extérieur et ne mesurent plus que 1^m, 45. Ils sont garnis sur chaque face de deux arcs séparés par un piédroit. Ces arcs à claveaux nus sont portés par des colonnes engagées dans les angles de ce piédroit et dans ceux des piédroits d'angle. Leurs bases sont du type classique ; quelques-unes portent des torsades en guise de boudin ; d'autres offrent des griffes. Les chapiteaux sont garnis de feuillage d'un faire sommaire : on y voit aussi quel

ques sujets grotesques et une aigle éployée. Les tailloirs sont faits en général d'un petit et d'un grand caVet superposés et dominés par un bandeau que souligne un ongles.

Soucieux d'abaisser les poussées du beffroi et l'ébranlement imprimé par les cloches aux parties supérieures du clocher, les architectes tourangeaux avaient adopté Vers 1050 un système de doubleaux croisés qui abaissaient les poussées en les réunissant sur une colonne engagée au milieu de la paroi et épaulée extérieurement par un contrefort. Le principe de cette disposition commune aux trois coupes de la Tour Charlemagne, de Cormery et de Notre-Dame (Saint-Ours) de Loches fut adopté par le maître d'oeuvre vendômois. Mais la modification qu'il y apporta fut absolument radicale. Elle consista à faire passer sur la coupole la croisée de doubleaux qui se trouvait au-dessous. Ces arcs rampant ainsi sur l'extrados de la coupole ressemblent encore à ceux des trois voûtes tourangelles en ce sens qu'ils n'ont pas de clé commune et que l'un deux, formé en réalité de deux segments de cercle, est traversé entièrement par l'autre à leur commun sommet. Les arcs adhèrent si peu à la voûte qu'on voit encore, sur l'extrados de celle-ci, les planches où ils furent couchés.

Telle que je viens de la décrire, cette disposition pouvait très efficacement soulager la coupole du poids du beffroi. Mais l'architecte, soucieux de construire une tour élancée, était obligé par là d'établir le beffroi bien plus haut que sa croisée de doubleaux, afin de l'amener juste en face des grandes fenêtres d'où le son des cloches pouvait se répandre sur la ville et

la campagne, au-dessus des coteaux qui bordent la vallée. Cette nécessité l'obligea d'adopter un parti pris qui est bien tout ce qui a été fait de plus original et de plus hardi à l'époque romane. Il éleva un véritable échafaudage de pierre, formé de quatre arcs brisés, placés au-dessus de la croisée de doubleaux, et qui, s'appuyant d'une part sur des colonnes engagées dans les piédroits qui garnissent le milieu de chaque côté du clocher, retombent d'autre part sur un pilier central, de plan carré et flanqué de quatre colonnes engagées, dont le pied repose sur le sommet de la croisée de doubleaux. Sur cet échafaudage de pierre on établit le beffroi de bois.

Le pilier central et la croisée de doubleaux permettent de reporter le poids et l'ébranlement du beffroi à hauteur des reins de la coupole, là où les murs sont assez chargés pour ne pas vibrer sous le choc. Et cela sans que la coupole, plus fragile, soit le moins du monde intéressée. De la sorte, comme l'a fait remarquer Viollet-le-Duc, l'architecte vendômois a pu donner aux murs de la tour une épaisseur bien moindre que celle que les maçons limousins considéraient comme nécessaire, à la même époque, dans leurs clochers caractéristiques¹.

Mais la pression considérable exercée par le pilier central sur la croisée de doubleaux exposait ceux-ci à chasser vers les reins. Pour parer à ce danger, le maître d'oeuvre s'avisa de charger ces reins d'un arc-boutant qui v repose par sa partie inférieure et dont l'extrémité

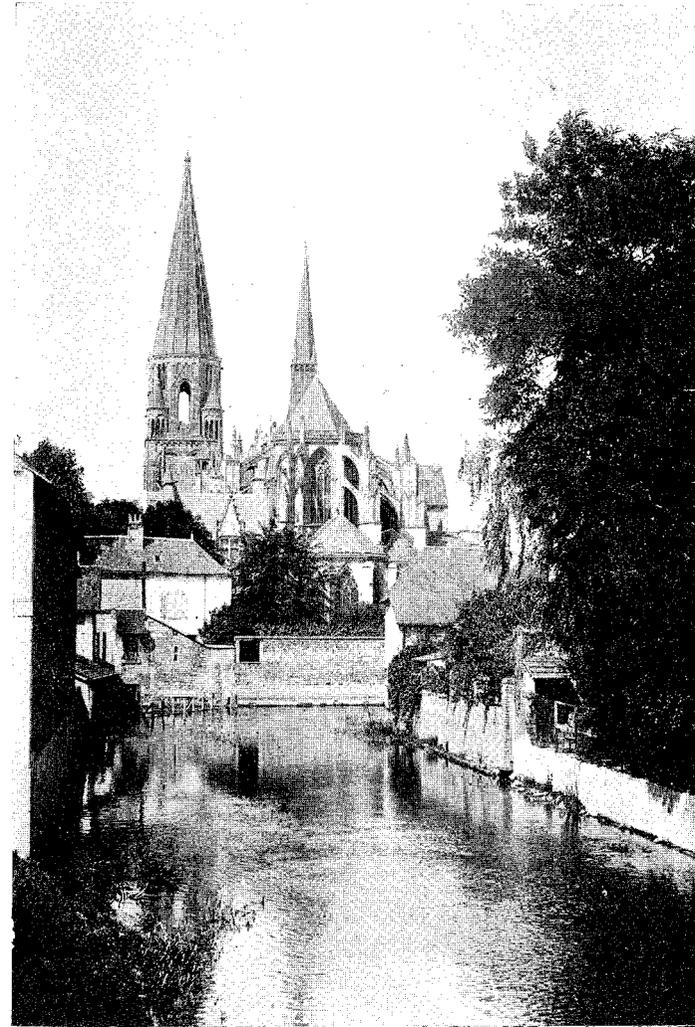
¹ Les plans et dessins du clocher de la Trinité que donne Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire d'architecture*, sont d'une exactitude toute relative.

supérieure s'appuie sur le piédroit qui se trouve au milieu de chaque côté du clocher, sous la colonne engagée. Cet arc-boutant, pour le remarquer en passant, travaille à rebours des arcs-boutants gothiques, puisque la poussée lui vient d'en bas et qu'il la reporte en haut où elle est absorbée par la pression verticale. De peur que cet arc ne vînt à fléchir, on le chargea à son tour d'un mur qui monte jusqu'à former plate-bande sous la plinthe du pilier central. Tant de précautions ne parurent pas suffisantes, et un peu plus tard on garnit encore cette plate-bande d'un autre mur allégé par des arcades et qui engage la base du pilier central.

On voit par cette construction ingénieuse combien la science des poussées était déjà grande chez le maître doeuve de Vendôme; et sans oublier que les architectes tourangeaux de l'onzième siècle lui avaient largement frayé la voie dans une région qui semble avoir été jusqu'à présent parfaitement inconnue, on doit reconnaître qu'il a mené hardiment les idées de ses prédécesseurs jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences.

L'architecte de la tour de Saint-Aubin, à Angers, connut la disposition intérieure du clocher de Vendôme, mais, n'ayant pas besoin de surélever son beffroi, se contenta de la croisée de doubleaux passée sur les reins de la voûte. Seulement il accoupla deux berceaux parallèles, de façon à faire une croisée, non de deux arcs, mais de quatre, qui forment une espèce de gril. Avant même que ne fût formé le style gothique angevin, les architectes de la vallée de la Loire étaient déjà très habiles à construire des arcs.

Quand on la considère d'en bas, dans le clocher de



ABSIDE DE L'ÉGLISE.

Cl. Enlart.

Vendôme, rien d'imprévu et déléguant comme cette combinaison d'arcs de pierre qui reposent sur le pilier central ou servent à le buter. Mais que, de l'étage des cloches, le regard plonge jusqu'aux racines de la coupole, l'enchevêtrement des arcs, dans un jour mêlé d'ombres puissantes, prend un caractère bien différent, toute l'in vraisemblance et la fantaisie d'un dessin de Gustave Doré.

Au-dessus de la plate-bande qui raidit les arcs porte-beffroi, règne, sur la paroi intérieure du clocher, un large retrait qui correspond aux glacis que l'on voit à l'extérieur vers la base des grandes fenêtres. Les tableaux de ces fenêtres n'ont que 0m,70 d'épaisseur et ne sont pas ébrasés. A la partie supérieure de l'étage, quatre grandes trompes d'angle supportent le tambour octogonal. Elles sont à double ressaut en arc brisé et entièrement appareillées. Un modillon orné d'un sujet grotesque loge dans l'angle rentrant de leur base et supporte un petit encorbellement d'où part la trompe. Au-dessus de celle-ci règne une corniche, faite d'un boudin et d'un listel surmonté d'un bandeau, qui termine l'étage.

L'intérieur du tambour forme une vaste salle octogonale, couverte par la pyramide creuse de la flèche et éclairée par quatre grandes baies en arc brisé qui surmonte un arc de décharge qui correspond au gâble extérieur. Entre ces fenêtres quatre portes également, en arc brisé, donnent accès aux lanternons. Elles sont surmontées d'une baie géminée, en plein cintre, beaucoup plus large et plus haute, dont la seule raison d'être consiste à alléger le poids des maçonneries. Une

corniche faite d'un bandeau sur un biseau marque le départ de la flèche. Celle-ci est allégée vers sa base par une série d'arcs de décharge en plein cintre. Dans l'un d'eux se trouve une porte rectangulaire donnant accès sur la large corniche qui règne extérieurement à la hase de la flèche. Au-dessus de cette arcature, on distingue les pans appareillés de la pyramide qui montent en se rétrécissant et se perdent dans l'ombre.

A l'extérieur, la tour se divise en trois étages eux-mêmes encadrés sur chaque face par deux contreforts (l'angle et partagés verticalement par un autre contrefort.

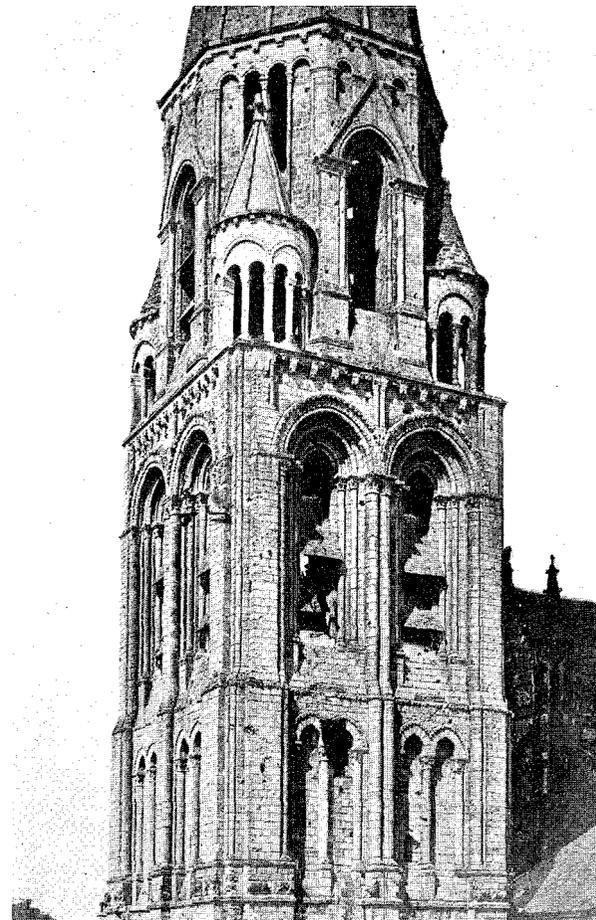
Ces contreforts ne montent pas de fond, mais d'une souche carrée et unie, haute d'un mètre environ, et sont séparés par de grands glacis à pente rapide dont le départ est marqué par une scotie très déprimée que souligne un onglet et (lui montent en retrait jusqu'à un cordon où un cavet surmonté d'un onglet supporte un bandeau assez haut. Au-dessus, la muraille s'élève nue et sans ornements, mais percée de fenêtres basses, en arc brisé, également sans ornements, qu'encadrent les contreforts. Lune de ces fenêtres est remplacée par une arcade aveugle, dont l'allège est décorée de portions de cercle qui se recoupent en formant un décor ocellé. L'arc des fenêtres est extradossé d'un cordon qui vient buter contre le flanc des contreforts et a sensiblement le même profil que celui qui coiffe les grands glacis. La saillie des contreforts forme à chaque angle une encoignure rentrante où se trouve Jugée une colonne' faite uniquement de tambours, dis-

1. Comme aux étages supérieurs de Cormery et de Cunault, et à la tour centrale de Saint-Aignan-sur-Cher.

position assez neuve à l'époque pour la région. Cette colonne repose sur un grand talus biais qui rappelle les grands glacis des faces latérales. Un chapiteau, formé d'une tête grotesque entourée de feuillages, sur-monte la colonne.

Le second étage part sur un cordon fait d'un boudin qui porte un filet biais sous un bandeau. Ce cordon sert de tailloir aux chapiteaux des colonnes d'angle et souligne une zone où des plinthes alternent avec des glacis. Ces plinthes, qui correspondent aux contreforts, portent une décoration fort intéressante et d'un grand effet. Ce sont des animaux fantastiques, lions, griffons, chimères, qui sont représentés passants et allongeant la tête vers l'angle du contrefort. Ce parti pris est d'origine orientale et se rattache peut-être par une longue chaîne mal connue à l'architecture assyrienne. On voit des animaux analogues à la façade de l'église de Parenzo.

Le cordon qui surmonte les plinthes présente un cavet surmonté d'un bandeau que souligne un onglet. Le bandeau est décoré de feuilles d'eau. Au-dessus du cordon le plan des contreforts se modifie. Les contreforts d'angle viennent en retrait et sont flanqués, à droite et à gauche, de colonnes engagées. Quant au contrefort central, il se transforme en deux colonnes jumelles, accostées, à droite et à gauche, d'une haute arcature aveugle comprenant par panneau deux arcs brisés retombant sur des colonnettes dont les bases s'appuient sur le glacis inférieur. Les chapiteaux de ces colonnettes sont très simplement décorés de feuillages et les petits arcs, extradossés (l'un cordon à



Cl. Archives phot.

CLOCHER.

pointes de diamant. Au-dessus, le mur monte nu

jusqu'à l'étage supérieur. Les plinthes des colonnes sont garnies de feuilles d'eau posées la pointe en bas,

Un cordon fait d'un biseau à pointes de diamant qui porte un bandeau nu souligné d'un onglet, sépare l'étage moyen de l'étage supérieur. C'est une lourde restauration où l'on n'a gardé aucun témoin de l'état ancien.

L'étage supérieur part sur un glacis aussi important que le glacis du rez-de-chaussée et qui amène dans les colonnes qui flanquent les contreforts ou en jouent le rôle, un décrochement assez singulier dont on peut rapprocher certaines particularités que présentent les chevets de Selles-sur-Cher, des Aix-d'Angillon, de Notre-Dame (Saint-Ours) de Loches, et qui fut reproduit dans les parties hautes du tambour du clocher Vieux de Chartres, ainsi que dans les clochetons de la Tour Saint-Aubin.

En effet, au lieu de s'arrêter nettement sous le cordon qui sépare les deux étages, toutes ces colonnes traversent ce cordon et, rampant sur le talus, repartent verticalement à l'étage supérieur sans qu'une plinthe ou qu'une base vienne souligner ce départ qu'on dirait escamoté.

On a voulu voir dans ce décrochement un arrêt dans la construction et l'indice d'une nouvelle campagne par un autre maître d'oeuvre. Il est bien possible en effet qu'un même architecte n'ait pas entrepris et mené à bonne fin un bâtiment aussi important. On pourrait même discerner certains progrès dans les profils des bases depuis le soubassement jusqu'aux étages supérieurs. Néanmoins l'unité de style et de composition

est telle dans tout l'édifice qu'on ne saurait douter que le plan général n'ait été scrupuleusement suivi jusqu'à l'entier achèvement. D'autre part, si un arrêt s'était produit dans la construction, il aurait marqué son effet aussi bien à l'intérieur du clocher, où sont les oeuvres vives, que dans la disposition extérieure qui n'en est que le reflet. Au surplus on ne saurait prétendre qu'il y ait deux campagnes dans le tambour de Chartres, non plus que dans les autres exemples cités plus haut.

En fait, le maître d'oeuvre, obligé d'alléger le poids des parties supérieures et par suite de construire son étage en retrait à l'endroit précis où les poussées obliques du beffroi ne se font plus sentir, a voulu, pour garder l'élan de l'ensemble, atténuer cette séparation, en maintenant autant que possible la continuité des lignes Verticales. A quoi il est parfaitement arrivé, car de loin le rampement des colonnes s'efface et, d'un étage à l'autre, elles ne font plus qu'une même ligne droite.

L'étage supérieur de la tour est ouvert sur chaque côté de deux larges fenêtres dont les voussures en arc brisé retombent d'une part sur les chapiteaux des colonnes-contreforts, d'autre part sur ceux des colonnes engagées dans les angles. Conjointement avec ces colonnes, deux colonnettes par tableau reçoivent la mouluration puissante et riche de la vous-sure. Les chapiteaux sont ornés de feuillages, la vous-sure de feuilles d'eau, rondes et plates, posées la pointe en bas, ainsi que de fleurs à quatre pétales affectant le profil général des pointes de diamant. Il y a un parti pris évident chez le maître d'oeuvre d'employer

uniquement dans sa décoration ces deux motifs qui s'opposent.

Au-dessus des grandes fenêtres, le mur monte nu jusqu'à la corniche qui termine la tour. Il est simplement garni de quatre colonnettes sur chaque face. Deux, accolées l'une à l'autre au milieu de la paroi, rappellent les colonnes jumelles qui se trouvent au-dessous. Deux autres, engagées l'une à droite, l'autre à gauche, dans l'angle rentrant du contrefort, rappellent les colonnes qui occupent la même place aux étages inférieurs. Toutes sont posées en délit et leur chapiteau fait corps avec le fût.

Sur ces colonnettes s'appuie une corniche importante qui termine l'étage et en abrite la décoration. Elle est formée d'un large bandeau que surmonte un boudin, celui-ci se dégageant, par un filet biais, d'un filet un peu plus haut qui le surmonte. Toute la partie supérieure, à partir du boudin, a été refaite au XIX^e siècle. Les modillons d'un échantillon assez fort qui supportent le bandeau, représentent presque tous des têtes grotesques et sont d'un fort bon style. Sur le bandeau, entre chaque modillon, est creusée une petite arcade double.

Le départ du tambour se fait, au-dessus de cette corniche, sur d'immenses glacis qui en ménagent le retrait. Le tambour lui-même est décoré d'une arcature en plein cintre alternativement aveugle et à claire-voie, flanqué de tourelles circulaires en guise de clochetons et ouvert sur chaque face du clocher par une large et haute baie en arc brisé qui est encadrée par un fronton plein et triangulaire. Chacune des quatre tourelles

repose sur sept colonnettes en délit qui lui donnent l'apparence d'un lanternon, et est coiffée d'une poi-



Cl. de l'Auteur.

DÉTAIL DU CLOCHER.

vrière de pierre terminée par un fleuron. Deux de ces poivrières sont faites d'assises obliques qui se chevauchent de façon à abriter le joint. Celle du sud-

est, qui dominait la cour du cloître, a été ornée d'écaillés posées la pointe en bas. Quant au clocheton du sud-ouest c'est une lourde restauration moderne, exécutée de 1872 à 1875. La corniche qui termine le tambour forme une plate-forme assez large pour qu'on puisse y circuler tout à son aise. Elle est formée d'un bandeau nu supporté par des modillons de saillie médiocre et de formes géométriques très simples. Au-dessus du bandeau un boudin supporte un listel. Toute cette partie de la corniche est une restauration.

La flèche imposante qui part de la plate-forme est octogone comme le tambour et chacune de ses arêtes garnie d'un boudin orné de fleurons espacés. Un autre boudin, garni de même, refend chaque pan de la flèche et se termine par un grand fleuron avant d'arriver à la pointe. Les autres boudins viennent s'amortir contre une mouluration très haute qui forme pinacle et sert de base à une croix de fer haute de 7 mètres. Toute la pointe du clocher est moderne. Elle était, avant 1830, surmontée d'une grosse fleur de lis en cuivre doré.

La description qu'on vient de lire ne convient qu'en partie à la face est de la tour, qui est flanquée d'une tourelle d'escalier et joignait un ancien bâtiment conventuel détruit à la fin du e siècle. Cette face présente un grand mur nu et remanié à diverses époques, où l'on voit encore la trace du toit du bâtiment conventuel de l'onzième siècle. Le mur empâte la souche de la tourelle qui ne prend sa forme polygonale qu'à la hauteur de l'étage moyen du clocher. Les pans de cette tourelle sont nus, à part un cordon, jusqu'à la corniche richement décorée d'où part un toit de pierre à pans mul-

tiples. La corniche est portée par des modifications de bon style qui représentent des têtes grotesques. Entre eux des métopes, sculptés en très bas relief, montrent des entrelacs, des palmettes, des feuilles de refend et des fleurs à quatre pétales. La corniche et le toit sont une lourde restauration moderne.

près ce qu'on vient de lire, on reconnaîtra aisément les ancêtres et la lignée du clocher de Vendôme. L'influence de la Tour Charlemagne qui fut le plus important clocher de la région à l'onzième siècle y est évidente, tant à cause de la présence de la coupole et de la croisée de doubleaux que de celle de l'arcature extérieure qui garnit le mur à hauteur des reins de la voûte. D'autre part, si l'on considère l'ensemble des grands glacis qui se trouvent à la base du tambour, on se convainc que celui-ci est assis, non directement sur la tour, mais sur une naissance de flèche. Et c'est ce qui lui donne tant de légèreté et de saveur. La remarque une fois faite, il devient aisé d'établir quel est le modèle de flèche qui a servi au maître de Vendôme. Il ne peut s'agir que d'une flèche à huit pans, flanquée de clochetons circulaires et ouverte de lucarnes coiffées de gâbles. C'est la description même de la flèche de Beaulieu-lès-Loches. Il a suffi au maître de Vendôme d'enlever les allèges qui garnissent l'entre-colonnement des clochetons à Beaulieu et de

1. On ne peut traiter cette question d'influences que d'après les édifices qui subsistent. Il se peut que les clochers de croisée de Saint-Martin de Tours et de la Trinité de Vendôme, tous deux antérieurs à la tour Charlemagne et à la tour de Cormery, aient eu un rôle important, mais que nous ne pouvons vérifier.

substituer un plan rond au plan octogonal pour obtenir l'épure de ses lanternons.

Quant au tambour, on ne peut pas, en le voyant, ne pas penser au clocher central de Notre-Dame de Saintes, aux tours octogones de l'Auvergne, aux lanternons limousins, enfin à celui qui surmonte le clocher de Saint-Front. Mais les tours octogones d'Auvergne ont, dans la construction de l'ensemble, une importance proportionnelle beaucoup plus grande que le tambour de Vendôme, puisqu'elles sont le clocher lui-même, et de plus elles ne sont jamais flanquées de clochetons; les lanternons limousins sont plantés de biais sur des souches qui sont aussi souvent octogones, que carrées; enfin le lanternon de Saint-Front est circulaire, dépourvu de clochetons et visiblement inspiré d'un modèle antique. Tout en admettant l'origine méridionale, et peut-être saintongeoise, du tambour de Vendôme, il faut bien reconnaître qu'il est pour une grande part la conception personnelle de son architecte, conception d'ailleurs fort suggestive, puisqu'elle inspira dans la suite tant de chefs-d'œuvre.

On trouve des métopes semblables à ceux qui décorent la corniche de la tourelle au clocher de Cunault et à la façade de Chigné, en Anjou, qui datent tous deux du commencement du XII^e siècle, à la Tour Charlemagne, dans une partie remaniée au XIII^e siècle, enfin à Rouziers, près de Tours. On sait que ce genre de décoration se retrouve jusqu'en Gironde. Sa présence sur les bords de la Loire ne peut témoigner d'influences poitevines, puisque Chigné et Cunault sont antérieurs à la période

d'expansion des chantiers du Poitou. Il faut plus justement admettre sur cette preuve et plusieurs autres, l'unité d'une Vaste et ancienne école du Sud-Ouest, s'étendant jusqu'à la limite des influences normandes et françaises, Vers les frontières septentrionales de l'Anjou, de la Touraine et du Vendômois, et divisée plus tard en plusieurs branches dont la poitevine est la plus caractéristique et la mieux connue.

On relève au clocher de Vendôme une seule influence septentrionale : c'est celle qui se remarque dans la corniche. En effet la double arcade qu'elle porte entre ses modillons est un type que M. Lefèvre-Pontalis a signalé en diverses églises de Normandie et d'Angleterre, mais également dans l'Oise. On le retrouve au chevet de Notre-Dame de Beaugency, dont la position géographique, par rapport aux influences septentrionales, est la même que celle de Vendôme. Ce sont jusqu'ici les exemples les plus méridionaux connus.

Quant à la lignée du clocher de Vendôme, il suffit d'indiquer que les deux tours de Chartres, et particulièrement celle du sud, ainsi que la Tour Saint-Aubin, s'en inspirent, pour que l'on comprenne quelle place il tient dans l'évolution des clochers, dans la seconde moitié du XII^e siècle. Son influence immédiate dépassa d'ailleurs son voisinage, puisqu'on ne peut pas ne pas lui comparer la tour et la flèche de Notre-Dame d'Étampes.

Construit en une seule campagne et portant des pieds à la tête l'empreinte d'un même architecte, parmi tous les grands clochers romans celui de Vendôme

unit de façon parfaite l'élégance à la vigueur. Toute la raison de cette réussite tient à l'emploi habile des grands glacis qui se répètent à chaque étage. S'il était d'usage de désigner les maîtres d'oeuvre inconnus comme on désigne les maîtres de la peinture, il faudrait appeler l'architecte de Vendôme « le maître aux glacis », comme on dit « le maître aux tarots » ou « le maître aux banderoles ». Et la désignation serait d'autant plus juste qu'elle s'inspirerait, non d'un ornement sans importance dans la composition, mais au contraire d'un parti pris qui la détermine. Il est bien entendu que ces glacis ne sont point une invention du maître de Vendôme : traduction en pierre des retraites des tours carolingiennes en charpente, ils se rencontrent dans maint clocher de l'onzième siècle et auparavant dans celui de Saint-Lubin de Suèvres. Mais on n'en avait jamais fait un si habile usage. C'est par eux que le rez-de-chaussée s'enracine dans ses soubassements et donne, dès les premières assises, le sentiment combiné de la masse et de l'élan. Ce sont leurs lignes fuyantes qui mettent en valeur la riche mouluration de l'étage des cloches, dégagent le tambour et l'exaltent. Enfin, leur vive opposition avec les saillies des contre-forts ajoute des effets de profondeur à un bâtiment qui semblait devoir en être fatalement dépourvu. Par sur-croît le soleil et la pluie sont venus joindre l'oeuvre de la nature à l'art des hommes et la couleur qu'ils ont si heureusement répandue sur tout l'édifice, changeant avec les heures et les saisons, en anime les traits rigides.

Un petit beffroi moderne monté sur galets remplace

l'ancien beffroi qui avait été construit au XVI^e siècle et comptait quatre étages de quatre travées formées chacune d'une croix de Saint-André. De l'enrayure basse à l'enrayure haute s'élevait un grand cadre vertical, raide par une ferme et qui portait une cloche d'onze mille livres que l'on connaît dans toute la contrée sous le nom populaire de bourdon de Vendôme. Donnée jadis par le dernier abbé régulier, Antoine de Crevant, elle avait été refondue en 1700 par les soins de Philippe de Vendôme, grand prieur de France, abbé commendataire. Avant la Révolution, le bourdon était accompagné de trois autres cloches qui formaient avec lui un carillon qu'une chanson écrite sur ses notes avait rendue célèbre. De cette chanson qui remonte au XVI^e siècle, on n'a gardé que le refrain et l'un des couplets :

Ce dauphin si gentil,
Aujourd'hui que garde-t-il
De tout son beau royaume?
Orléans, Beaugency,
Notre-Darne de Cléry,
Vendôme, Vendôme

LE MOBILIER ET LES VITRAUX

La dévastation à laquelle fut soumise l'opulente abbatale de la Trinité pendant la période révolutionnaire, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Les reliquaires, dont quelques-uns magnifiques et très anciens, furent dépouillés de leurs reliques et envoyés à la fonte. Le jubé fut détruit par le clergé constitutionnel, l'orgue dépecé, les stalles vendues comme

bois de chauffage¹. En 1803, le clergé concordataire acheva le mal en détruisant sans l'ombre d'un prétexte l'armoire à reliques, dite de la Sainte-Larme, qui se trouvait dans le sanctuaire. Le tombeau de l'abbé Louis de Crevant, oeuvre de Jehan II Juste, qui se trouvait en face fut démolie en même temps, ainsi que la portion de la clôture du choeur qui l'avoisinait².

Enfin, en 1838, on remplaça le maître-autel et le retable construits en 1632. Ce retable montait jusqu'au triforium et formait en arrière, dans l'espace resté libre jusqu'à la clôture du choeur, une petite chapelle close dédiée à Saint-Eutrope.

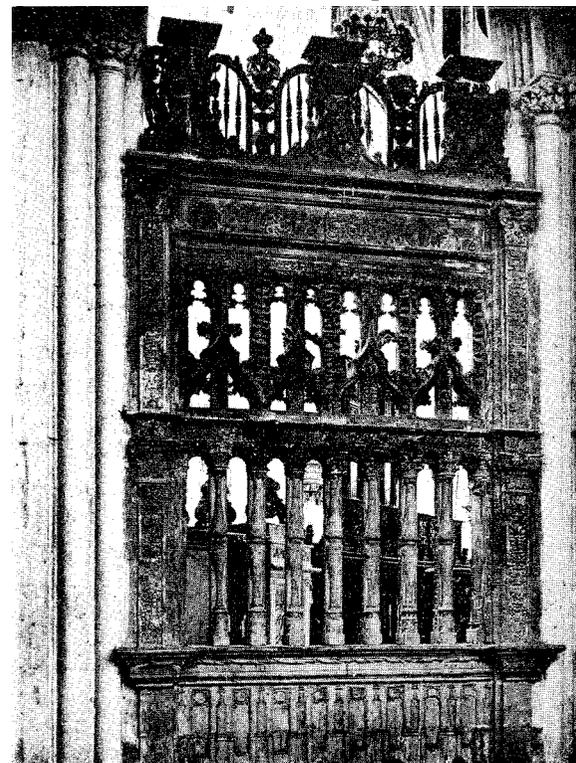
C'est par cette dévastation systématique et prolongée que s'explique la pauvreté relative de la Trinité en mobilier et objets d'art.

Il faut noter cependant les restes de la clôture du choeur, élevée en 1520 par l'abbé Antoine de Crevant. Les bases en sont de pierre dure et très fine, la partie

1. Le jubé occupait l'avant derrière travée de la nef et ses traces sont encore visibles sur le mur des deux bas-côtés. Il était ouvert d'une seule porte à deux battants, de style flamboyant, ornée de deux effigies d'apôtres. A droite et à gauche de la porte, vers la nef, se trouvait un autel, l'un dédié à saint Gilles, l'autre à saint Louis. Ils étaient tous deux du même style que la porte et surmontés d'une rose à jour destinée à éclairer l'intérieur du jubé. Sous le jubé et adossé au pilier nord se trouvait un escalier par où l'on accédait à la tribune. Les bas-côtés étaient également fermés par une porte. Au mur du jubé faisant face à l'autel étaient adossées une partie des stalles hautes et basses, les autres étant réparties à droite et à gauche du choeur.

2. Une des colonnettes de cette clôture, celle justement qui portait l'inscription funéraire du prélat, a été réemployée dans la partie subsistante de la clôture.

moyenne en pierre tendre, la partie supérieure en bois. A gauche du choeur elle était formée par le monument



Cl. Enlart.

CLÔTURE DU CHŒUR.

de la Sainte-Larme, armoire à reliques du commencement du XIII^e siècle, décorée de statues et adossée à un mur plein qui se développait entre les deux piliers

et comportait un double guichet, encore existant, pour la vénération des reliques. Le soubassement de ce mur porte un curieux bas-relief des emblèmes et instruments de la Passion, ainsi que deux inscriptions, l'une grecque, l'autre latine, relatives au culte de la Sainte-



LA PORTEUSE D'EAU.

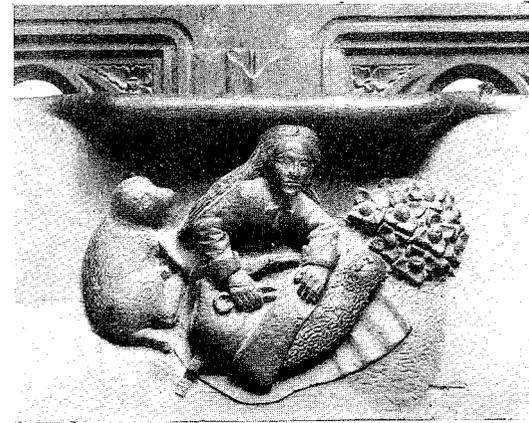
Cl. de l'Auteur.

Stalle.

Larme et portant toutes deux la date du monument.

Les stalles vendues à la Révolution et rachetées en 1835, ont repris leur place dans le chœur de la Trinité, mais avec bien des modifications qui en rendent aujourd'hui l'étude difficile. Les dais ajourés qui les surmontent sont modernes, à part quelques statues d'angelots remployées. Mais les miséricordes sont toutes anciennes, sauf une ou deux assez suspectes et d'ailleurs n'offrant que des motifs décoratifs. Les sujets

représentés sont empruntés à diverses séries de modèles, dont les travaux des mois et les signes du zodiaque. Les séries sont incomplètes, soit que nous ne possédions pas toutes les miséricordes, soit que dès l'origine le tailleur d'images ait choisi à sa fantaisie les



LA TONDEUSE DE BREBIS.

Cl. de l'Auteur.

Stalle.

sujets qui lui agréaient davantage dans les dessins mis à sa disposition.

Voici les sujets traités, tels qu'ils se trouvent aujourd'hui répartis, à gauche et à droite du chœur : Côté nord : deux lutteurs (Gémeaux?); une porteuse d'eau (Balance?); le vigneron (février ou mars); le fabricant d'oribus; le franc buveur (juin ou juillet); le fou; l'homme qui se chauffe (janvier); le Capricorne.

Côté sud : le valet de chiens; la tondeuse de brebis

(mai) ; le rapporteur, motif assez rare qui forme un calembour en action; le Sagittaire; la vendange (septembre) ; le joueur de musette; la querelle des mendiants ; le tueur de porcs (décembre) ; le semeur (octobre) ; le chasseur (avril) ; le Lion.



Cl. de l'Auteur.

LE RAPPORTEUR.
Stalle.

Tous ces sujets, traités avec beaucoup de verve et de réalisme, forment un ensemble des plus intéressants. On peut leur assigner comme date le quatrième quart du XV^e siècle.

Deux statues conservées dans le croisillon nord appartiennent à une forme d'art plus relevée. L'une est une statue de saint Jean, en marbre blanc. Elle provient de la collégiale Saint-Georges qui se trouvait dans l'enceinte du château de Vendôme. C'est une oeuvre

magnifique de l'art français sous Charles V. L'autre est une statue de bois qui représente la Vierge des douleurs. Elle appartient au XVI^e siècle et à l'école champenoise. L'orfroi de son manteau porte un semis de larmes et de fleurs de lis qui indique qu'elle fut sculptée



Cl. de l'Auteur.

LES VENDANGEURS.
Stalle.

spécialement pour la Trinité. Elle provient, soit d'une Mise au tombeau, soit plutôt d'un Calvaire posé sur le tref de l'église, ou sur le jubé.

Dans la chapelle des fonds baptismaux, le pied de la piscine est un travail italien fort remarquable et provient du château de Blois.

Dans deux chapelles du déambulatoire, des rétables de la Renaissance garnissent le mur au-dessus de l'autel. Celui qui se trouve du côté du nord porte de

curieuses peintures malheureusement masquées par d'affreux gradins de bois découpé.



Cl. Archives phot.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

La grille monumentale qui ferme le chœur du côté de la nef provient de l'abbaye de Bourg-Moyen, de Blois.

Dans la chapelle d'axe, du côté de l'épître, un petit encadrement Renaissance contenait jadis la plaque



Cl. Archives phot.

VIERGE.

funéraire de l'abbé Aimery de Loudun enterré dans cette chapelle.

Les vitraux anciens de la Trinité sont nombreux et

de toutes les époques connues du Vitrail, le XIII^e siècle excepté.

La grande fenêtre qui surmonte le portail était garnie d'une verrière « qui représentait toutes les figures de l'Ancien Testament. La grêle du 28 août 1807 les a détruites en moins de trois minutes»).

Dans la nef, les vitres des grandes fenêtres ont disparu; celles du triforium sont intactes pour un bon nombre, mais sans grand intérêt.

Les vitraux du bas-côté méridional sont constitués par des panneaux dépareillés, de provenance inconnue, acquis dans le cours du siècle. Ils représentent sainte Marie l'Egyptienne, sainte Marguerite, un ange ouvrant une porte, sainte Agnès, le Christ en Sauveur du monde, enfin une Vierge allaitante. Tous ces morceaux sont du XVI^e siècle et assez médiocres.

Au contraire, la suite qui garnissait les fenêtres du bas-côté nord semble avoir été du plus haut intérêt et tout à fait digne, par la richesse du coloris, d'être comparée aux meilleures productions de la Renaissance. Malheureusement il n'en reste que les parties qui garnissaient les mouchettes. On reconnaît cependant un arbre de Jessé, une Nativité et une Crucifixion. La suite normale des sujets, non moins que la présence de l'Agneau pascal, autorise à croire que le dernier vitrail de la série représentait une scène de la Résurrection.

Le vitrail de la chapelle des fonts, bien plus médiocre, restauré indignement, représente la résur-

1. Duchemin de la Chesnaye.

rection de Lazare. Le sommet du vitrail appartient au e siècle, comme l'indiquent les armes de l'abbé Aimery de Coudun. Il porte l'effigie du Sacré-Coeur,



Cl. Archives phot.

VITRAIL DE LA MADELEINE
(avant sa restauration).

dont la représentation est très rare avant le XVII^e siècle. Les voûtes en plâtre de cette chapelle, montrent les armoiries peintes du cellérier Jean Gallois † 1546 qui en fut le fondateur et plaça également ses armoiries

dans le vitrail à côté de celles d'Aimery de Coudun, donateur du même vitrail.

La fenêtre suivante porte dans ses mouchettes les armes de Louis XI, mi-parties de France et de Savoie. Plus loin, un double panneau du XVI^e siècle représente la Trinité et saint Jean-Baptiste.

La chapelle saint Jean-Baptiste offre un vitrail du XVI^e siècle, fortement restauré, qui représente l'Immaculée-Conception.

Le grand vitrail de la " Fontaine de Vie », qui garnit une fenêtre du croisillon nord est d'un médiocre intérêt artistique, mais sa valeur théologique et son intérêt iconographique l'ont rendu célèbre. Dans le même croisillon, un pittoresque panneau représente la Madeleine à la Sainte-Baume. Ces deux vitres sont du XI^e siècle.

La première chapelle du déambulatoire présente une série complète de vitraux qui ne semblent pas à leur place primitive. Un peu moins avancés de style que les précédents, et d'ailleurs assez médiocres, ils montrent sainte Barbe, saint Denis, saint Nicolas, un diacre avec le livre et l'épée, double emblème qui convient à plusieurs saints diacres martyrs et ne permet pas d'identifier celui-ci; saint Martin, sainte Marguerite, saint Jean l'Évangéliste, la Vierge et saint André.

Les vitraux de la chapelle suivante qui fut la chapelle Sainte-Madeleine, représentent des scènes de la vie de la sainte ; Madeleine se prosternant devant le Christ, lui oignant les pieds chez Simon, enfin l'écoutant prêcher. Cette dernière scène, à demi détruite lorsque Chanzy, battant en retraite, donna ordre de faire sauter

les ponts, le 16 décembre 1870, a été restaurée d'une façon inexacte et l'abbé Louis de Crevant qui y figurait en costume d'évêque s'est vu transformer en François P^r. Toutes ces verrières sont du XVI^e siècle.

La chapelle d'axe possède huit petits panneaux de



Levioux del.

VITRAIL DIT : LA VIERGE DE VENDÔME (XII^e SIÈCLE).

la même époque, qui ne sont peut-être pas non plus à leur place primitive. Ils représentent Adam et Ève dans le paradis, Noé dans l'arche, le sacrifice d'Abraham, Moïse au Sinaï, l'arbre de Jessé, les enfants dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions et l'Assomption. Les vitres qui garnissent les trèfles et les rosaces du remplage sont des débris de vitraux du XIV^e siècle.

La chapelle qui suit contient trois vitres de la fin du e siècle : saint Michel, saint Jacques et saint Christophe. Dans la fenêtre d'axe, deux personnages non déterminés et peints au XVI^e siècle encadrent la fameuse Vierge de Vendôme, sans aucun doute le plus ancien vitrail qui subsiste du XII^e siècle, car tous ses caractères autorisent à le faire remonter au milieu de ce siècle. Il est dans un état de conservation remarquable mais a été remis en plomb sans beaucoup de soin, dans le courant du XIX^e siècle. Malgré l'usure de certains traits, on distingue assez bien l'ensemble. La Vierge, assise sur un coussin rond porte l'Enfant Jésus également assis, le livre de vie dans la main. Une gloire en amande les enveloppe, soutenue dans les écoinçons du bas par deux anges auxquels répondent deux anges thuriféraires dans les écoinçons du haut. L'ensemble est d'une extrême beauté décorative et d'une grande majesté. Malheureusement l'effet de cette admirable verrière est bien diminué par le voisinage de Vitraux beaucoup plus clairs qui ne permettent pas aisément d'en distinguer les détails.

Le vitrail de droite représente les sept diacres des *Actes des Apôtres* sous les traits de moines de la Trinité. Les noms des diacres sont inscrits sur l'orfroi de leurs dalmatiques ou sur les *flabella* qui ont gardé la forme antique. L'un des *flabella* porte les armoiries d'Antoine de Crevant et permet d'identifier le portrait de cet abbé. Le vitrail se trouve en même temps daté du premier quart du XVI^e siècle ou de quelques années plus tard.

La dernière chapelle du déambulatoire contient des

vitraux d'origine variée. Un délicieux petit panneau qui se trouve isolé au-dessus d'une porte et qui représente saint Simon, provient certainement d'un atelier suisse du XVI^e siècle. En revanche ceux qui l'avoisinent et offrent les effigies de saint Pierre, saint Jean-Baptiste et saint Paul, semblent bien inspirés de cartons allemands si l'on s'en rapporte à la forme de l'épée de saint Paul et au type des personnages. Le vitrail suivant, sûrement français et du XVI^e siècle, représente la vocation de saint Pierre. Enfin deux panneaux à grands personnages sous des dais gothiques, représentent saint Blaise, dans le costume le plus curieux, et saint Sébastien.

Le chevet de l'église contient une fort belle collection de vitraux du XIV^e siècle. Le vitrail de la fenêtre d'axe contient un triplet avec la représentation de la Trinité encadrée des quatre animaux évangéliques. La fenêtre de droite montre Geoffroi Martel offrant sur l'autel de la Trinité le reliquaire de la Sainte-Larme. L'abbé de la Trinité reçoit cette offrande, accompagné de deux acolytes qui portent des cierges de cire jaune. Enfin un moine vêtu d'une aube et d'une étole fait vénérer la relique aux pèlerins. Viennent ensuite les effigies de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre et de saint Paul, de saints indéterminés, dont l'un, armé d'une lance, est peut-être saint Longin, un saint roi qui est saint Louis, à moins que ce ne soit saint Charlemagne à la barbe fleurie.

Du côté du nord, le premier vitrail à gauche du triplet représente la Vierge Mère entre deux anges acolytes. Ce vitrail, restauré, passe pour très remanié.

Viennent ensuite divers saints aux attributs malaisément reconnaissables : saint Jacques le Majeur, peut-être, avec le livre et le bourdon, saint Jude ou saint Jacques le Mineur avec la massue; une autre figure à l'attribut méconnaissable; enfin trois personnages qui tiennent tous trois un glaive, mais dans une attitude différente. Les deux dernières figures se laissent déchiffrer plus aisément : il s'agit de saint Benoît et de saint Christophe.

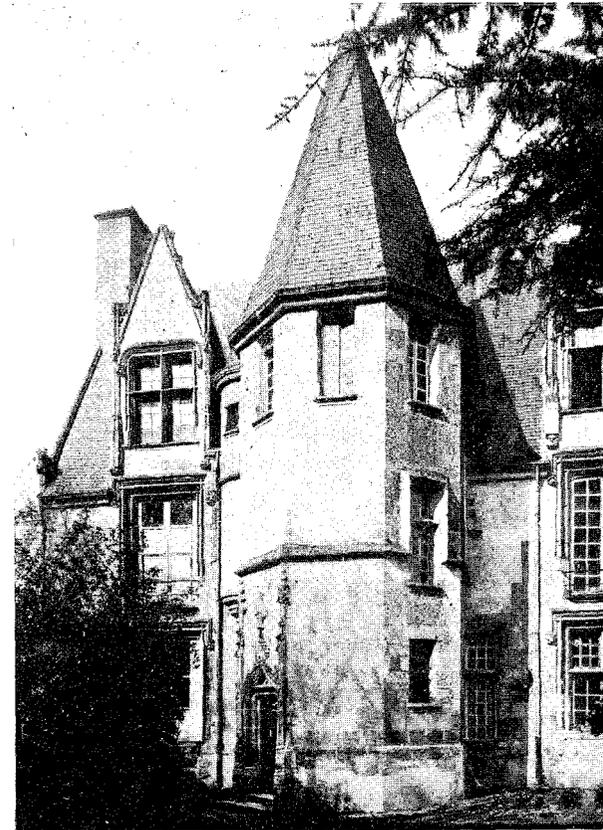
Tous ces panneaux sont encadrés de belles grisailles de la même époque. Mais à la partie supérieure d'une des fenêtres vers le nord a été placé un grand et beau vitrail du XVI^e siècle qui représente diverses scènes du martyre de sainte Catherine.

De chaque côté, les vitraux de la fenêtre qui touche le transept sont d'un coloris plus clair et d'un art plus avancé qui témoigne de la même reprise de travaux qu'on rencontre dans la construction. Il faut encore voir dans le cloître, près de la sacristie, deux petits médaillons du XVI^e siècle qui ont été remployés là. Ils sont tout rongés de salpêtre, mais d'un charme extrême. On ignore leur origine.

LE CLOÎTRE ET LES BATIMENTS CONVENTUELS

Le cloître de la Trinité suit, tout le long de la nef, l'évolution du style de l'église. Il contient, à son angle nord-ouest, une porte ouvrant sur l'église et richement décorée dans le goût de la première Renaissance. Le reste du cloître fut démoli en 1907 sans aucun motif valable par le génie militaire. Il appartenait à la der-

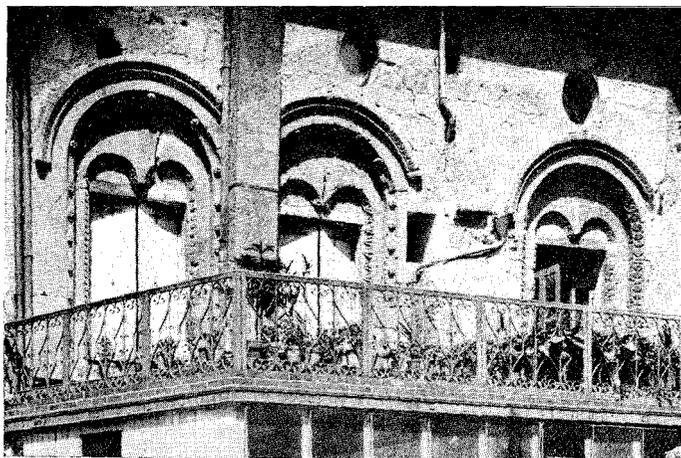
nière campagne de construction qui se termina en 1518.



ANCIEN LOGIS ABBATIAL.

La salle capitulaire qui ouvrait sur ce cloître, remonte au XIV^e siècle et dépend sans doute de l'une

des campagnes de Jean de Buffa. Il en est de même du charrier, placé entre cette salle et le croisillon sud, et qui, après suppression d'un plancher, sert aujourd'hui de sacristie. On y remarque de grandes arcades basses qui remontent au XIII^e siècle. Le presbytère est l'ancien logis des abbés commendataires, construit

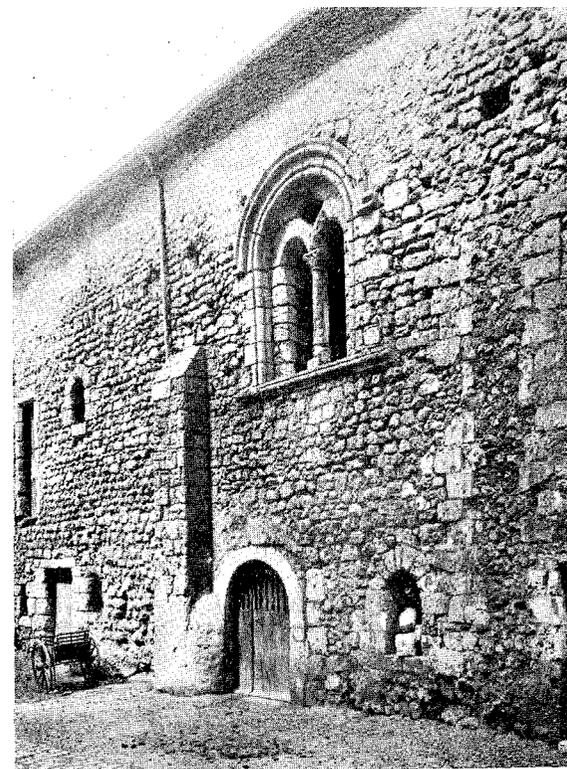


BÂTIMENT DES HÔTES.

Cl. Enlart.

vers la fin de sa prélature par l'abbé Louis de Crevant (1487-1522), sur le flanc nord du véritable logis abbatial, lequel fut détruit au XVIII^e siècle. Quant au grand bâtiment de l'abbaye, il fut construit de 1732 à 1742 par Pierre d'Orbacq, architecte du roi. Il sert aujourd'hui de quartier d'artillerie. Il est composé d'un pavillon central flanqué de deux ailes terminées chacune par un autre pavillon. La construction du XVIII^e siècle,

fort belle d'ailleurs, n'est en partie qu'un placage et recouvre des maçonneries qui remontent au moins au



GRANDS GRENIERS DE L'ABBAYE.

Cl. Enlart.

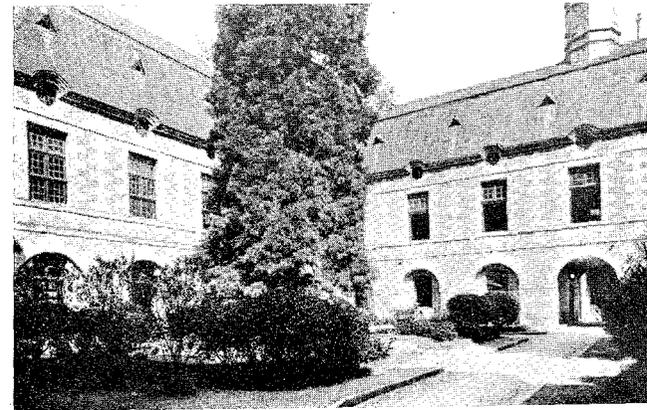
XII^e siècle. Des travaux exécutés par le Génie Militaire pour détruire de magnifiques voûtes d'arêtes construites par d'Orbacq, ont révélé dans les murs une

belle corniche romane et une archivolte sculptée de même époque. On a également retrouvé des bases de colonnes du XV^e siècle qui séparaient en deux nefs le réfectoire; enfin, dans le pavillon de l'est, un grand puits dont les assises étaient formées chacune de deux demi-cercles de pierre. Sous le pavillon de l'ouest doivent exister encore les substructions de l'ancienne cuisine ronde, de l'onzième ou du XII^e siècle qui ressemblent à celle de Fontevault.

Enfin un grand bâtiment, encore existant entre la ville et les cours de l'abbaye, abritait le logement des hôtes, des greniers et des caves. Il était précédé d'un porche détruit seulement en 1829, au-dessus duquel se trouvait l'auditoire. Le bâtiment remonte, pour sa plus grande partie, aux premières années du XII^e siècle et l'on voit encore une fenêtre murée qui appartient à cette époque. Mais on commença vers 1120 à le décorer de fenêtres en plein cintre refendues par une colonnette. Elles ont été établies dans plusieurs campagnes successives et leur décoration fournit des renseignements intéressants sur l'évolution si rapide de l'architecture dans la première moitié du XII^e siècle. Dans la partie nord du bâtiment une vaste salle sous charpente dont les murs sont décorés de peintures qui remontent au XVI^e siècle, servit peut-être de jeu de paume.

AUTRES MONUMENTS DE LA VILLE

Le lycée et la chapelle Saint-Jacques. — Le lycée et sa chapelle forment, après l'abbaye de la Trinité, l'ensemble monumental le plus imposant de la Ville.



COUR DU LYCÉE.

Gliché H. Chartier.

Les bâtiments principaux du lycée, jadis élevés par les Oratoriens, se répartissent autour d'un vaste cloître, dit Cour carrée. Le bâtiment du midi a été construit de 1623 à 1639 ; l'aile du nord en 1676, celle de l'ouest en 1762, celle de l'est en 1777. Vers la même époque, on élevait le bâtiment qui longe la rue,

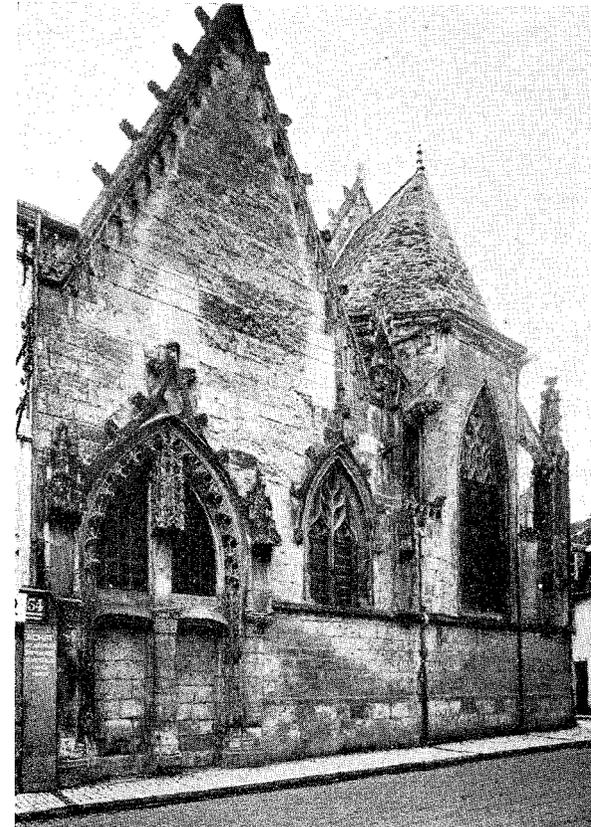
ainsi que la monumentale porte dentrée et le beau portique double qui relie le bâtiment de la rue aux grands bâtiments de la Cour carrée. Les trois côtés les plus récents de la Cour carrée sont surtout remarquables par leurs magnifiques combles à la Mansard, éclairés par des œils-de-boeuf autour desquels l'architecte a fait tourner adroitement la corniche.

Les briques de ces bâtiments, décolorées par le soleil et moins rouges que dorées, donnent à cet ensemble imposant un caractère de recueillement et d'intimité que gâte à peine la présence de deux magnifiques pins assez mal placés en cet endroit qui appelle un jardin à la française.

La porte du lycée et le bâtiment qui lui est adjacent ont remplacé au XVIII^e siècle une maison de style gothique qui passait pour avoir abrité Pierre de Ronsard. La tradition, ancienne et bien établie, n'a jamais été discutée que récemment et à l'aide d'arguments sans valeur.

La chapelle du lycée fut d'abord celle d'un hospice pour les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Plus tard cet établissement fut fondu avec la maison-Dieu dirigée par des religieux antonins que le peuple appelait frères-cochon, à cause du privilège qu'ils avaient de laisser errer dans la ville les porcs de l'hôpital. Au XII^e siècle la chapelle était divisée par une file de colonnes en deux salles parallèles dont l'une était la salle d'hôpital et l'autre la chapelle proprement dite. Rebâtie vers 1500 par la duchesse Marie de Luxembourg, elle comporte une large nef simple, couverte en lambris et un chevet couvert d'une belle

voûte d'ogives à tiercerons, liens et clé pendante.



Cl. Archives phot.

ANCIENNE PORTE DE L'HÔPITAL SAINT-JACQUES
ET CHEVET DE LA CHAPELLE DU LYCÉE.

Son mur nord est celui de la chapelle du XII^e siècle, enterrée par l'exhaussement du sol et porte encore

des contreforts-colonnes coiffés de chapiteaux romans qui indiquent le niveau de l'ancienne corniche. Vers 1500 on a élevé au-dessus de ces chapiteaux d'autres tronçons de colonnes également coiffés de chapiteaux dans le goût de l'époque Louis XII.

Le clocher remonte également à cette époque. Les clochetons d'angle y sont remplacés par des colonnes baguées qui annoncent la Renaissance.

Mais l'extérieur du chevet est la partie la plus intéressante de l'édifice. Il a en plan la forme d'un trapèze. Mais ce parti pris s'équilibrerait mal avec la façade droite de la conciergerie de l'hôpital qu'on bâtissait en même temps. L'architecte a tourné la difficulté de la façon la plus élégante. Il a commencé par élever un mur droit jusqu'à une certaine hauteur, l'a orné de niches très ouvrées et couronné d'une crête de motifs flamboyants. Au-dessus s'élève le chevet polygonal, flanqué de contreforts et d'arcs-boutants qui., placés dans le même plan vertical que le mur du bas, en maintiennent l'effet sans servir à rien d'autre. L'équilibre des masses est ainsi obtenu, à défaut d'une symétrie qu'on ne recherchait pas alors, et l'effet est à la fois imprévu et harmonieux.

Le bâtiment qui renfermait la salle d'entrée de l'hôpital présente une façade droite terminée par un pignon aigu dont les rampants sont ornés de crochets. Dans cette façade s'ouvre la grande porte de l'hôpital, divisée en deux par un trumeau garni d'une colonne et d'une niche. Deux autres colonnes semblables flanquent la porte et sont également surmontées de niches décoratives. Le tympan est ajouré et surmonté d'un arc en accolade.

L'architecte mérite d'extrêmes éloges tant pour son



Cl. Archives phot.

TOUR SAINT-MARTIN.

habileté à manier les masses que pour son sens dit pittoresque et la verve, parfois un peu gauloise,

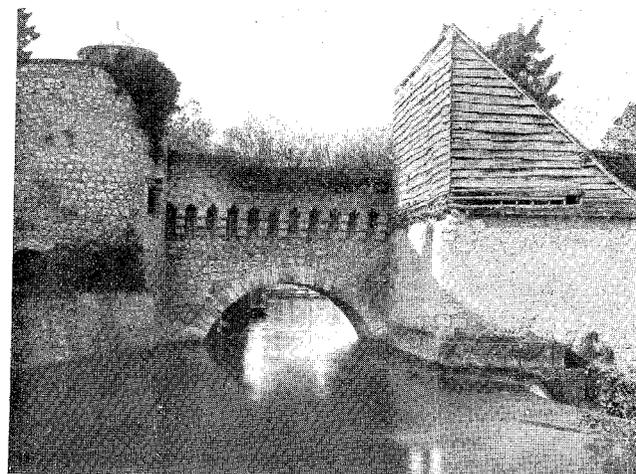
avec laquelle il décore ses clochetons, ses gargouilles, ses frises, très lourdes mais parfois bien amusantes. Il a poussé le scrupule jusqu'à insérer une pierre dure (silex ?) en forme de langue saillante, dans la bouche d'un petit marmouset qui amortit le départ d'un des rampants au pignon de la salle d'entrée. D'autre part il s'est plu aux symboles eucharistiques du pélican et d'oiseaux buvant dans un calice et aux emblèmes de pèlerinage.

Des restes de verrières de très belle qualité et du commencement du xvi^e siècle ornent encore le chevet de la chapelle.

La tour Saint-Martin. — Unique Vestige d'une fort belle église de style gothique et Renaissance, construite de 1498 à 1577 et démolie en 1857, le clocher Saint-Martin est une tour aux lignes élancées, formée d'une souche carrée flanquée de contreforts assez gracieusement ornés et d'une tourelle d'escalier dont l'amortissement en pierre est couvert d'écailles sculptées. Cette souche porte un tambour octogone assez haut flanqué de clochetons et surmonté d'un dôme en charpente que termine un lanternon à double étage.

La Madeleine. — C'est une paroisse de faubourg fondée en 1474 par le comte Jean VIII en faveur des habitants de ce quartier alors excentrique. L'église elle-même n'offre aucune espèce d'intérêt. Seul, le clocher construit hors oeuvre mérite d'attirer l'attention. D'une haute souche carrée, ouverte, à sa partie supé-

rieure, de deux fenêtres par face, s'élève un tambour octogone que surmonte une balustrade ajourée. Le tambour est flanqué de clochetons aussi hauts que lui, sauf à l'angle sud-est où, par une particularité rare, le clocheton est remplacé par un dé sans doute destiné à



LA PORTE D'EAU.

Cl. Archives phot.

recevoir une statue. Une flèche en pierre à huit pans surmonte le tambour et est ornée de crochets sur les arêtes. Un beau beffroi ancien se trouve à l'intérieur de la tour.

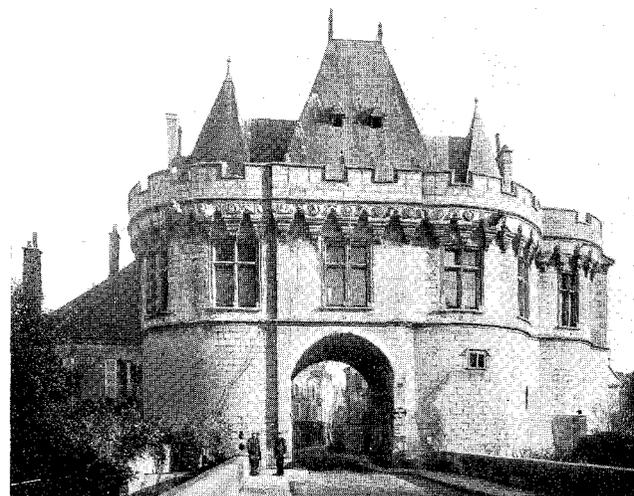
L'enceinte fortifiée de la ville. — Des remparts presque partout détruits il ne reste guère que deux vestiges intéressants, la porte d'eau et la belle porte fortifiée qui sert d'Hôtel de ville.

La porte d'eau est du XV^e siècle. Placée auprès d'un déversoir qui alimente les anciens fossés de la ville, elle commande l'entrée d'un petit bras du Loir, dit bras du Pont Perrin (*pons petrinus*).

La porte Saint-Georges est formée de deux grosses tours réunies par une courtine un peu saillante et elle est couronnée de merlons portés par des consoles formant mâchicoulis.

Ces consoles sont décorées de motifs classiques, mais réunies entre elles par un motif plus ancien qui consiste soit en deux dauphins très stylisés et réunis par la queue, soit en un trèfle gothique, celui-là même qu'on rencontre dans beaucoup de murailles fortifiées du XV^e siècle. Au-dessus règne une décoration assez curieuse consistant en des têtes vues de profil et entourées de couronnes de feuillages. La plupart de ces profils rappellent, mais d'assez loin, les médailles antiques. Cette décoration, dans les parties qui ne sont pas restaurées, est d'un bon dessin, trahi par un faire sec et assez grossier. Les consoles sont trop chargées. Mais on ne saurait nier la valeur décorative de l'ensemble. Au reste il ne faut voir là qu'un remaniement et l'on distingue très bien, à la tour de l'ouest, que les consoles primitives étaient nues et s'évasaient latéralement. Il s'agit donc d'une construction de la seconde moitié du XIV^e siècle, élevée par la même équipe bretonne qui travailla au château de Vendôme et à ceux de Montoire et de Lavardin, et remaniée au commencement du XVI^e siècle. Cette porte fut donnée en 1467 aux habitants de Vendôme par le comte Jean VIII, pour servir d'Hôtel de ville. Sa destination

n'a pas changé depuis cette époque. Elle garda néanmoins son double pont-levis et le guichet et la porte charretière qui y correspondaient, jusqu'en 1809, où cette disposition fut détruite pour permettre le passage plus aisé de l'artillerie qui se rendait en Espagne.



Cl. Archives phot.

PORTE SAINT-GEORGES.

C'est alors que fut construite la voûte qui existe actuellement.

Le Musée. — Ce bâtiment moderne contient d'importantes collections d'objets préhistoriques, notamment la plus belle collection de polissoirs qui soit au monde, un très riche médaillier, un ensemble rare de faïences anciennes, notamment de Rouen. Enfin, dans

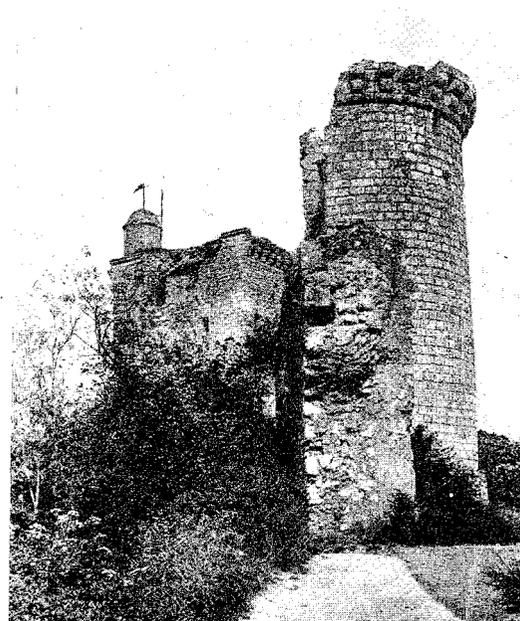
la bibliothèque qui lui est annexée, l'on peut voir des manuscrits de l'époque romane et gothique, enrichis d'admirables enluminures.

Le Château. — Le château de Vendôme domine la ville, d'un éperon de rocher isolé par le ravin du faubourg Saint-Lubin et le val du Loir. Mentionné dans le traité d'Andelot, il l'est encore dans plusieurs documents du XI^e siècle. Du bâtiment antérieur à l'an mille il reste aujourd'hui les ruines d'un petit donjon rectangulaire construit en appareil allongé, ce qui autorise, par comparaison avec d'autres édifices de la région, à l'attribuer à la première moitié du X^e siècle. Ce serait donc le plus ancien donjon que l'on connaisse aujourd'hui. Il se trouve exactement à la pointe de l'éperon qui sépare les deux vallées, dans une propriété particulière, ce qui fait qu'il était resté inconnu jusqu'à ces dernières années où je l'ai découvert.

Du XI^e siècle, il subsiste encore dans la cour du château quelques vestiges de l'ancienne collégiale Saint-Georges, construite un peu avant 1050. Ce fut la nécropole des Bourbons-Vendôme et notamment d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, père et mère d'Henri IV. On voit encore le mur nord de la nef avec d'énormes contreforts, qui montre une technique très caractéristique du XI^e siècle, notamment un enduit alvéolé très bien conservé et de gros joints au ciment rouge. Les soubassements du chevet remanié au XV^e siècle sont encore visibles ainsi qu'une partie des murs du croisillon nord.

Le château proprement dit est précédé de deux

enceintes de terre fort bien conservées, connues dès la fin du XII^e siècle et dont la première est peut-être une levée de l'époque néolithique. Les remparts s'élèvent



Clioné H. Chartier.

RUINES DU CHATEAU.

sur une troisième chaussée, plus haute que les autres et qui, par une particularité assez rare, domine même la cour intérieure. Sur le front méridional une muraille où sont remployés, mais sans bain de mortier, d'assez nombreux échantillons de moellons smillés, semble remonter au commencement du XII^e siècle. Elle a été

flanquée au de tours à mâchicoulis fermées à la gorge. La muraille rejoignait par une courbe la partie orientale de l'enceinte. Cette courbe, peu favorable à la défense, fut englobée à la fin du XII^e siècle dans un grand bastion angulaire qui rejoint lui-même une tour imposante, sorte de donjon, dite à tort « tour de Poitiers » et qui, tout en remontant au XII^e siècle par les parties de sa construction visibles à l'intérieur, fut tellement transformée au XV^e qu'elle semble de prime abord appartenir totalement à cette dernière époque.

La porte du château, située à l'angle nord-est de l'enceinte, est un remaniement tardif. La porte primitive devait se trouver du côté du bastion angulaire. Le pont-levis devait se trouver lui-même en avant de ce bastion et être commandé par une courtine basse dont on voit encore quelques débris au pied de la tour de Poitiers et qui obligeait l'assaillant à défiler sous son feu pour parvenir à la porte de l'angle nord-est.

Les tours du XIV^e siècle qui flanquent l'enceinte vers le midi sont fondées sur un radier de maçonnerie armé par un réseau de poutres. La même disposition se rencontre aux forteresses Voisines de Fréteval et de Mon-doubleau où elle remonte au XII^e siècle.

Les consoles des mâchicoulis d'une de ces tours, la seule qui ne soit pas écrêtée, s'évasent latéralement comme en divers châteaux bretons. J'ai signalé plus haut ce parti pris à la porte du château Saint-Georges. Il se retrouve également à la porte fortifiée du château de Lavardin et à l'enceinte de celui de Montoire. Elle tient à l'emploi de main-d'oeuvre bretonne dans le troisième quart du XIV^e siècle, comme je l'ai indiqué plus haut.

Du côté du nord, l'enceinte primitive se trouvait à l'alignement du mur nord de Saint-Georges. Une enceinte nouvelle fut élevée au XV^e siècle sur les pentes qui descendent vers le Loir. Elle faisait partie des logements du comte qui s'étendaient entre elle et l'enceinte primitive, le long du chœur de Saint-Georges. L'enceinte du XV^e siècle comprend plusieurs tours carrées et une autre polygonale, qu'on nomme la tour de l'Eperon. Toutes ces tours sont écrêtées. L'intérieur du château est occupé aujourd'hui par de magnifiques jardins au milieu desquels s'élèvent les ruines de Saint-Georges. Ces jardins d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la ville de Vendôme et la vallée, acquis par la municipalité (octobre 1932), sont désormais ouverts au public et forment l'un des attraits principaux de la ville.

Le château communiquait avec sa basse-cour par de curieuses galeries souterraines où l'on avait ménagé une vaste fontaine creusée dans le roc. Leur visite intéressera tous les archéologues et séduira les amateurs de pittoresque.

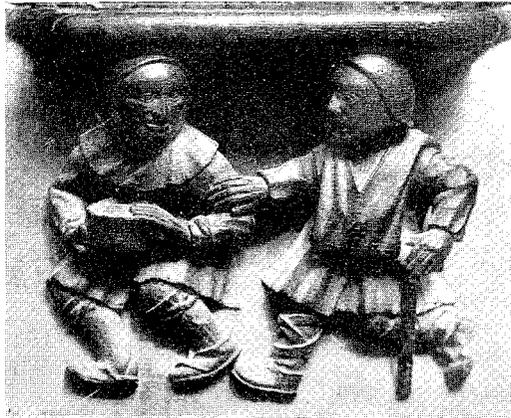
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BELLAY (chanoine du). *Calendrier*, manuscrit de la bibliothèque de Vendôme.
- BONHOURE. *Histoire du Collège et du Lycée de Vendôme*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, années 1902-1911.
- COMPAING. *Étude sur Geoffroi de Vendôme*, Paris, 1891.
- DUCHEMIN DE LA CHESNAYE. *Mémoires*, manuscrit de la bibliothèque de Vendôme.
- GEOFFROY DE VENDÔME. *Opéra*, dans la *Patrologie latine*, t. CLVII.
- GRANDMAISON (Louis de). *Geoffroi II Martel, comte d'Anjou*, dans les *Positions de thèses de l'École des Chartes*, année 1887.
- HALPHEN (Louis). *Le comté d'Anjou au XIe siècle*, Paris, 1887.
- HALPHEN et POU^RARDIN. *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, Paris, 1913.
- LAUNAY (Gervais). *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Vendôme*, Vendôme, à la Société archéologique, 1889.
- METAIS (abbé Ch.). *Cartulaire de l'abbaye cardinale de la Trinité de Vendôme*, Vendôme, à la Société archéologique, 6 volumes. *L'église et l'abbaye de la Trinité de Vendôme pendant la Révolution*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, 1886. *Les frères condamnés de l'Hôtel-Dieu de Vendôme*, *ibid.*, année 1892. PETIGNY (Xavier de). *Histoire de Vendôme*, Vendôme, 1849.
- PLAT (abbé Gabriel). *Notes pour servir à l'histoire monumentale de la Trinité*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, 1906. *Le grand bâtiment de l'abbaye de Vendôme*, *ibid.*, 1908. *Vendôme*, dans le *Congrès archéologique de France*, LXXXVIII^e sess. 1926.
- ROCHAMBEAU (Achille Lacroix, marquis de). *Épigraphie et iconographie vendômoises*, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Vendômois*, année 1885.
- SAINT-VENANT (R. de). *Dictionnaire topographique, historique, etc. du Vendômois*, Blois 1912-1919, vol.
- SIMON (abbé). *Histoire de Vendôme*, Vendôme, 1834.

TABLE DES GRAVURES

Détail des stalles	6
Vue générale de Vendôme	
Façade et clocher	9
Plan de l'église primitive	17
Coupe transversale	19
Croisillon nord et dernières travées du bas-côté	21
Déambulateur	23
Abside et chœur	25
Nef et croisillon nord	27
Pile nord-est de la croisée	29
Pilier sud-ouest de la croisée	31
Pilier nord-ouest de la croisée	33
Chapiteau sud-ouest de la croisée	35
Nef	37
Claire-voie. Premières travées de la nef.....	40
Façade	42
Nef : vue du cloître	43
Abside et croisillon nord	45
Charpente de l'église	47
Coupe du clocher	49
Abside de l'église	57
Clocher	61
Détail du clocher	65
Clôture du chœur	73
La porteuse d'eau. Stalle	74
La tondeuse de brebis. Stalle	75
Le rapporteur. Stalle	76
Les vendeurs. Stalle	77
Saint-Jean-Baptiste	78
Vierge	79

Vitrail de la Madeleine	81
Vitrail dit : La Vierge de Vendôme (XIIe siècle)	83
Ancien logis abbatial	87
Bâtiment des hôtes	88
Grands greniers de l'abbaye	89
Cour du lycée	91
Ancienne porte de l'hôpital Saint-Jacques et chevet de la Chapelle du Lycée	93
Tour Saint-Martin	95
La Porte d'Eau	97
Porte Saint-Georges	99
Ruines du château	101
Les mendiants. Stalle	106
Le Château de Vendôme en 1680 (façade nord)	107
Détail des stalles	108



Cl. de l'Auteur.

LES MENDIANTS.
Stalle.

Cl. H. Chartier.

LE CHATEAU DE VENDOME EN 1680 (FAÇADE NORD).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
Histoire	7
Le Monument	16
L'Église actuelle	18
L'intérieur	41
L'extérieur	44
La charpente	48
Le clocher	71
Le mobilier et les vitraux	86
Le cloître et les bâtiments conventuels	86
Autres monuments de la ville	91
Le Lycée et la chapelle Saint-Jacques	91
La tour Saint-Martin	96

La Madeleine 90
L'enceinte fortifiée de la ville 97
Le Musée 95
Le château 100
BIBLIOGRAPHIE 104
TABLE DES GRAVURES 105



Cl. de l'Auteur
DÉTAIL DES STALLES.